

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

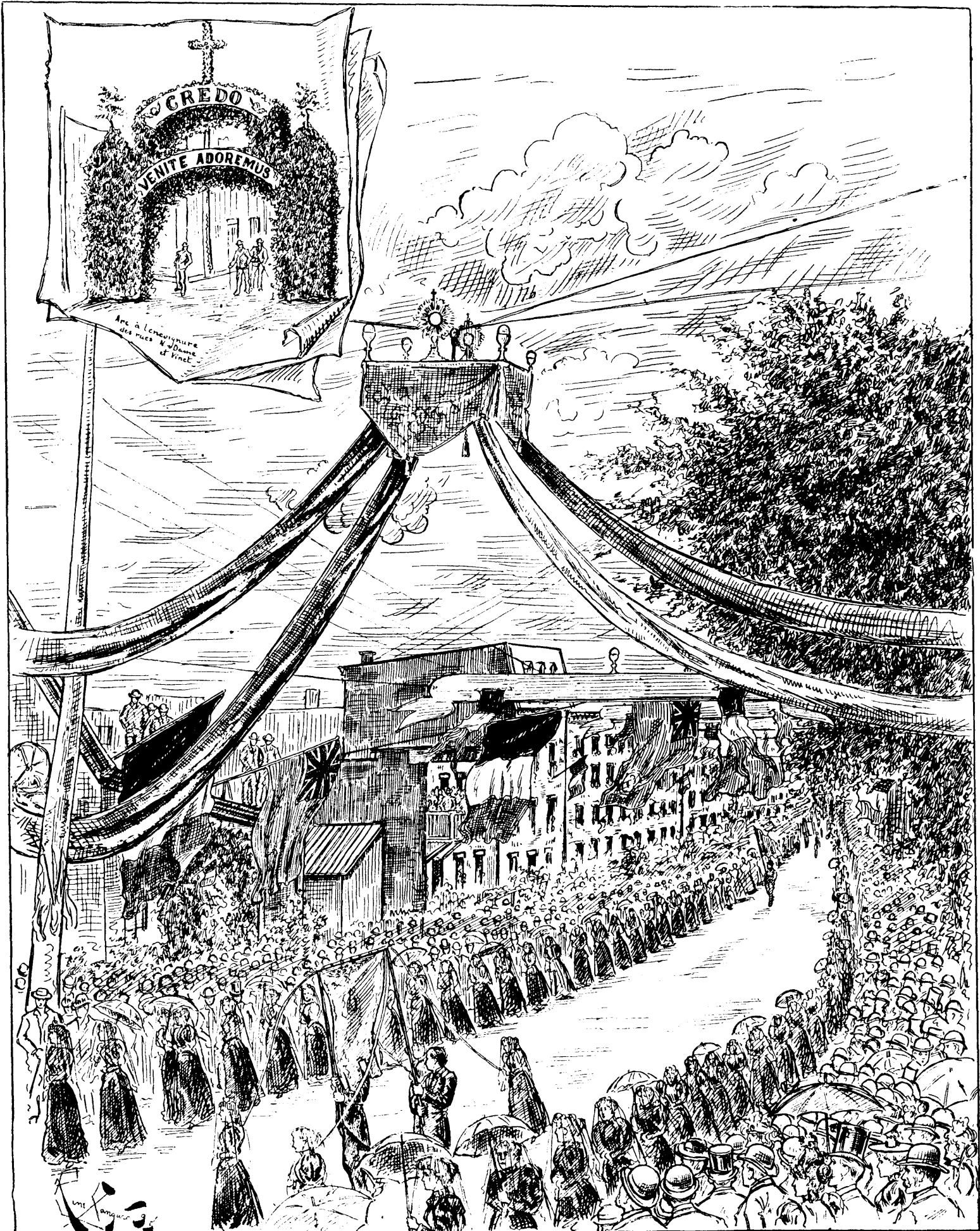
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

12^{ME} ANNEE, No 582 — SAMEDI, 29 JUIN 1895

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LA FÊTE-DIEU A SAINTE-CUNÉGONDE—LE DÉFILÉ PASSANT AU COIN DES RUES RICHELIEU ET VINET—D'après un croquis de René Saugard

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 29 JUIN 1895

SOMMAIRE

TEXTE.—Causerie : Le foyer, par Catherine Parr.—Statuts et monuments, par Benjamin Sulte.—Nos gravures.—Poésie : Parfum de sélène, par Leconte de Lisle.—Banque Jacques-Cartier.—Carnet du *Monde Illustré*.—Poésie : Triolet, par Augustin Lellis.—Adieu : Souvenir d'une prise d'habit, par Jean-Marie.—Marie ou le mouchoir bleu, par Etienne Béquet.—Propos du docteur, par le Dr Ambo.—Les grandes chasses (avec gravure), par Emile Deschamps.—Banque Ville-Marie.—Le dimanche.—Pour les dames (avec gravures).—Mœurs et coutumes, par Jean des Ruelles.—Une nouvelle revue.—Carnet de la cuisinière.—Rapports des banques Jacques-Cartier et Ville-Marie.—Choses et autres.—Jeux et récréations.—Les dames.—Feuilleton : La mendicante de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépin.

GRAVURES.—La Fête-Dieu à Sainte-Cunégonde : Le défilé passant au coin des rues Richelieu et Vinet.—A travers le Canada : Baie-des-Pères, P.Q. : Résidence des RR. PP. Oblats ; Labelle, P.Q. : Résidence de M. Dyonnet, l'un des premiers colons de cette région.—Expédition de Madagascar : Exécution d'un incendiaire à Marovoay.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



LE FOYER



UE de gens n'aiment pas leur foyer, ce cher petit coin de la vie intime, tout simplement parce qu'ils ne le connaissent pas !

Oui, pour aimer le foyer, il faut le connaître, y vivre et savoir ce qui s'y passe... Et, pour obtenir ce résultat, il ne faudrait pas que, dès le

jour de sa naissance, l'enfant soit exilé de la maison paternelle... S'il est mis en nourrice, il aimera la maison de sa nourrice et son foyer à elle, où il est pourtant qu'un étranger.

Si, tout petit, et avant de pouvoir comparer et réfléchir, il est mis en pension, il considérera les bancs de sa classe comme son *home*, et le froid qu'il y ressentira gânera son cœur pour y rester toujours.

Quel rôle peut jouer dans nos souvenirs cette maison où nous n'avons fait que de courtes stations, pendant les vacances, et où nous n'a-

vons pas été conviés à la vie intime de la famille ?

On ne s'est pas assis, pendant de longues années, et, jour après jour, à la table où tous se réunissent ; on n'a pas éprouvé, paisiblement réuni aux frères et aux sœurs, tous les soirs, au coin du feu paternel, ce bien-être du cœur qu'on apprend à répandre sur les autres quand on a appris à en jouir soi-même.

Il ne s'agit pas, dans l'éducation familiale, de donner à l'enfant le plus de plaisirs et de distractions possibles hors de la maison ; mais d'éclairer, de réchauffer le foyer domestique, de telle sorte que ceux qui en ont ressenti la chaleur en conservent toute leur vie l'innéfaçable souvenir.

Certes, je ne nie pas la nécessité parfois d'une éducation publique ; mais je ne voudrais pas qu'elle fût infligée à ces pauvres petits enfants qui ont encore besoin de l'aile maternelle pour être aimés et réchauffés. Les parents qui comprennent leurs devoirs doivent donc, à moins d'impossibilité, se mettre à même de pourvoir eux-mêmes à l'éducation et à l'instruction de ces premières années, pendant lesquelles l'enfant apprendra à connaître et à aimer le foyer domestique.

Voilà peut-être pourquoi on comprend si bien les lycées féminins, qui donnent aux femmes l'instruction nécessaire aux premières études de leurs fils. Ils seront peut-être la base de l'amour du foyer et de la vie de famille.

Quand le pain est trop cher et que les exigences de la vie forcent le père et la mère à éloigner d'eux les enfants pour lesquels ils sont obligés de travailler toujours matériellement, on doit souffrir pour eux et les aider autant que possible à rapprocher d'eux ces pauvres petits, si tristes de vivre loin de l'amour maternel.

Mais il est d'autres familles, plus heureuses et plus aisées, où le foyer, cette lumière qui attriste quand elle ne réchauffe pas le cœur, est trop souvent abandonné et désert, parce que l'on ne sait pas le comprendre.

La mère est jeune, elle est belle, elle est riche et elle aime le monde, quelquesfois un peu plus que ses enfants... Le père est un homme sérieux ; c'est un philanthrope, un ami de l'humanité, il se dispense pour tous et se met au service de tous ceux qui tendent la main vers lui pour demander son aide ou ses conseils.

Mais cet ami de tous ne connaît pas son foyer et il délaisse sa femme et ses enfants, parce que sa vie est trop occupée et qu'il n'a pas le temps de s'en occuper.

Cet autre, aimable, spirituel, recherché par tous ceux qui aiment le plaisir, n'existe même pas pour sa famille. Il dépense pour tous, en menue monnaie, les trésors de cet esprit, que l'on dit charmant ; et, comme on ne peut être toujours en joie et en gaité, il ne rentre chez lui que pour devenir triste et maussade, parce que la chaîne qu'il y trouve lui pèse et l'ennuie...

Et alors les petits, loin de prendre goût à la maison paternelle, sont presque heureux lorsqu'on leur parle de la quitter, et ils s'élancent avec joie vers la maison commune, parce qu'ils y trouveront des camarades et des épanchements qu'on ne leur a pas donnés au foyer de la famille.

Quelle différence avec la maison où ce foyer est compris et réchauffé !

Les enfants, aimants parce qu'ils se sentent aimés, cherchant à donner à leurs parents toutes les satisfactions qu'ils en reçoivent.

La mère, toujours jeune, est assise à la table de travail où elle occupe ses doigts pour les petits ; mais sa pensée et son cœur sont avec

tous, et elle écoute, regarde de temps en temps et sourit.

Les enfants sont nombreux, et tous un peu bruyants, s'ils n'écoutaient que leurs instincts ; mais ils savent les contenir, parce qu'ils savent aimer... Le père, après une journée de labeur, est rentré heureux de retrouver sa famille. On a diné gaiement, puis il s'est assis dans son fauteuil. On le regarde, parce que l'on attend quelque chose. Ce quelque chose c'est toujours un conseil, une morale, sous la forme d'une histoire. La grappe se forme bien vite. Deux petits sautent sur les genoux ; ce sont les plus pressés et les plus heureux.

Deux autres s'asseyent par terre, aux pieds du père ; et les deux plus grands, qui n'ont pas osé user de leurs forces, s'appuient derrière, sur les épaules.

... L'histoire commence... elle est longue, on l'écoute avec une attention que rien ne saurait déranger... Hélas ! cette histoire est le commencement de ce feuilleton qu'on appelle la vie ! Elle ne finit jamais, pour tenir toujours les petits en haleine.

Oh ! ne riez pas de cette grappe et de cette histoire ! Elles sont le commencement et la fin du bonheur !—J'en ai vu, j'en ai connu de ces familles heureuses, parce qu'elles connaissent et comprennent le foyer domestique, dont on ne se soucie plus, on ne se préoccupe plus aujourd'hui.

Il faut vivre à la vapeur, vivre pour de l'argent ; et il arrive un jour où cette vapeur et cet argent se sont mis à la place du cœur et de la famille.

CATHERINE PARR.

STATUTS ET MONUMENTS



DEPUIS 1806, il a été posé dans les places publiques des villes et dans les campagnes du Canada une vingtaine de monuments et de statues, en mémoire de certains faits de l'histoire du pays, ou pour rappeler le

souvenir de quelques hommes de haute valeur. Je vais tâcher de les énumérer ici dans l'ordre où ils ont été édiflés :

Colonne et statue de Nelson, Montréal.

Monument Wolfe-Montcalm, dans le jardin du gouverneur, Québec.

La colonne du général Brock, à Queenston.

La colonne de Wolfe, sur les plaines d'Abraham.

La colonne des braves de 1760, à Sainte-Foye.

Le monument Welsford-Parker, à Halifax, en mémoire de deux concitoyens tués à la guerre de Crimée.

Statue de Salaberry, à Chambly.

Statue de la reine Victoria, à Montréal.

Statue de sir Geo.-Et. Cartier, Ottawa.

Statue de Laviolette, Trois-Rivières.

Statue de Mgr Deziel, Lévis.

Monument et statue du chef sauvage Brant, à Brantford.

Statue de l'honorable Geo Brown, Toronto. Monument du lieutenant-colonel Williams, à Port-Hope.

Monument des francs-tireurs, Ottawa.

Monument des volontaires de 1885, à Winnipeg.

Monument de Jacques Cartier, à la rivière Saint-Charles, près Québec.

Monument Watson, à Ste-Catherine.

Monument des reliques de 1813, à Beaver Dams.

Monument de sir John A. Macdonald, à Hamilton.

Nous sommes rendus au chiffre de vingt, pour une période de plus de quatre-vingts ans. L'année 1895 verra douze ou treize autres de ces monuments placés sur les plus beaux endroits des villes et sur des champs de bataille :

Sir John A. Macdonald, à Montréal.
Monument Maisonneuve, à Montréal.
Monument des volontaires de 1885, à Toronto.
Sir John A. Macdonald, à Ottawa.
Monument de Louisbourg, en souvenir de 1745.
Statue de Chénier, à Montréal.
Les statues de Frontenac, Wolfe, Montcalm et Lévis, à Québec.
Des monuments sur les champs de bataille de Châteauguay, Chrysler Farm et Lundy's Lane.

Benjamin Sulte

NOS GRAVURES

LA PROCESSION DE LA FÊTE-DIEU

Les paroisses de Saint-Henri et de Sainte-Cunégonde, réunies dans une même idée de foi, ont dignement célébré la Fête-Dieu. Une de nos gravures représente le défilé de la procession au coin des rues Richelieu et Vinet. Comme on le voit, les décorations étaient magnifiques et, là comme partout, du reste, le saint-cortège avait attiré une foule nombreuse.

RÉSIDENCE DES R.R. P.P. OBLATS

Voilà une jolie vue de la mission fondée au Lac Témiscamingue, par les R.R. P.P. Oblats, ces hardis pionniers de la civilisation. L'église n'est pas encore complètement terminée, mais sous peu s'élèvera le clocher élané d'où partiront les joyeuses volées des cloches, annonçant aux échos lointains l'achèvement complet du temple du vrai Dieu en ce pays, où règneront si longtemps les idoles mensongères des hideux manitous.

LA CHUTE AUX IROUOIS (LABELLE)

Encore la civilisation qui pénètre de plus en plus profondément dans les régions éloignées de notre pays. C'est un Français, M. Dyonnet qui, il y a quelques années, acheta la chute et la scierie du village appelé aujourd'hui Labelle, devenant ainsi un des premiers colons du "Nord." Tout en apportant parmi nous la richesse de son industrie, M. Dyonnet y a apporté quelque chose de plus précieux encore, l'exemple de cette vieille courtoisie française, de cette parfaite honnêteté qui font de lui l'homme le plus aimé et le plus respecté de la région.

Sur la gravure, M. Dyonnet est assis à droite, ayant M. Damien Rolland entre lui et Mme Dyonnet. Différents touristes et habitants du village sont groupés autour d'eux.

EXÉCUTION MILITAIRE A MADAGASCAR

Les Français, à Madagascar, ont non-seulement à combattre les soldats réguliers du pays, mais encore des émissaires secrets envoyés par les autorités pour incendier les places occupées par les soldats français. Ces gens sont extrêmement dangereux ; à l'abri de tout soupçon, ils se glissent la nuit dans les villages où

reposent les soldats harassés de fatigue, et, mettant le feu à plusieurs endroits à la fois, risquent ainsi d'un seul coup la vie de plusieurs centaines d'hommes. Aussi, point de grâce pour eux, et malheur au misérable surpris la torche incendiaire à la main.

PARFUM DE SÉLÈNE

LE MYRTE

La librairie Alphonse Lemerre vient de publier sous ce titre : *Derniers poèmes*, un livre posthume de Leconte de Lisle, dont les matières ont été recueillies avec un soin pieux par deux des plus fervents admirateurs du grand poète : José-Maria de Heredia et le vicomte de Guerne.

Nous extrayons des *Hymnes orphiques* le court et beau poème qu'on va lire. On y retrouve l'impeccabilité de forme et la puissance de coloris magique de l'auteur des *Poèmes antiques* et de tant d'autres chefs-d'œuvre poétiques :

O Divine, salut ! Viens à nous qui t'aimons !
Descends d'un pied léger, par la pente des monts,
Au fond des bois touffus pleins de soupirs magiques ;
Sur la source qui dort penche ton front charmant
Et baigne son cristal du doux rayonnement
De tes beaux yeux mélancoliques.

Toi qui, silencieuse et voilée à demi,
Surpris Endymion sur la mousse endormi
Et d'un baiser céleste effleuras ses paupières,
O blanche Sélène, Reine des belles nuits,
L'essaim des songes d'or qui bercent nos ennuis
S'éveille à tes molles lumières.

Egaré dans l'espace orangeux, le marm,
Accoudé sur le bord des nefs au bec d'airain,
Entend rugir les flots et gronder les nuées ;
Mais il se rit du vent et de l'abîme amer,
Quand tu laisses errer sur l'écumense mer
Tes blondes tresses dénouées.

Immortelle, entends-nous ! Sur ce monde agité
Epanche doucement ta tranquille clarté !
O Perle de l'azur, inclinée à leur faite ;
De tes voiles d'argent enveloppe les cieux
Et guéris-nous, pour un instant délicieux,
Des maux dont notre vie est faite.

LECONTE DE LISLE.

BANQUE JACQUES-CARTIER

Cette grande institution canadienne-française vient de publier son rapport annuel. C'est avec une grande satisfaction que le liront tous ceux qui portent intérêt aux affaires de notre pays. Les banques sont, en effet, comme le thermomètre indiquant la fluctuation que subissent les intérêts commerciaux d'un pays. Or, il y a lieu de se féliciter, en lisant que la banque Jacques-Cartier avec un capital payé de \$500,000 et une réserve de \$235,000, soit 45% de son capital, a pu réaliser \$45,323 de profits pendant la seule année écoulée, soit 9% de son capital ! Elle a pu payer un dividende de 7% et ajouter \$10,000 à sa réserve. Comme on le voit, la confiance que le public canadien-français a toujours eue dans la banque Jacques-Cartier est bien justifiée, et cette confiance ne pourra que s'accroître d'année en année tant que se publieront des rapports comme celui que nous reproduisons aujourd'hui.

Nous sommes également heureux d'annoncer que la nouvelle succursale, établie à Edmonton par la banque Jacques-Cartier, est en pleine voie de prospérité, et que sa présence en cette région contribue puissamment au développement de l'influence du commerce canadien au Nord-Ouest.

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Un *savant* allemand nous prédit la fin du monde pour le 23 avril 1908.

* *

M. l'abbé Proulx, vice-recteur de l'Université Laval et curé de Saint-Lin, est revenu d'un voyage en Europe.

* *

Mgr Larocque, évêque de Sherbrooke, est arrivé d'Europe le 16 courant et est parti le jour même pour sa ville épiscopale.

* *

Le 19, au matin, le remorqueur *Océan* a enfoncé trois portes d'écluses du canal de Cornwall. Le navire est gravement endommagé.

* *

Le 14 courant, la chaudière de la fabrique Longley, à Fall-River, a fait explosion, ensevelissant sept personnes sous les ruines de l'établissement.

* *

L'ambassadeur de Russie a remis, le 13 de ce mois, au nom de l'empereur, le grand collier de l'ordre de Saint-André, au président de la République française.

* *

Les récoltes au Manitoba et au Nord-Ouest promettent beaucoup. Les agriculteurs comptent sur une récolte plus abondante que toutes les précédentes.

* *

La pose de la première pierre de l'église catholique de Wendover, comté de Prescott, Ont., a eu lieu avec un grand éclat le 18 de ce mois. M. Rémillard, ancien curé de Rigaud, officiait.

* *

On se propose de faire embellir la place Jacques-Cartier, à Montréal, et d'en faire un magnifique boulevard. On la remplacerait, pour le marché qui s'y tient, par une nouvelle grande place qui serait établie entre l'église Bonsecours et la rue des Commissaires et la rue Saint-Paul.

* *

On annonce la mort, arrivée le 18, de M. Louis Delorme, ancien greffier de la Législature, ex-greffier de la Couronne en Chancellerie, et ex-député de Saint-Hyacinthe. M. Delorme était né à Montréal en 1824 ; il fut président de la banque de Saint-Hyacinthe et maire de la ville du même nom.

* *

Le Rév. M. Légaré, ancien curé de Beauport, est mort le 17 de ce mois à l'Hôtel-Dieu de Québec. Il était frère de feu le Rév. Cyrille Légaré, vicaire-général de l'archidiocèse de Québec, et beau-frère de l'honorable François Langelier. Nous donnerons, la semaine prochaine, le portrait et une biographie du défunt.

* *

Nous accusons réception du journal *L'Indicateur*. Cette nouvelle publication, dirigée par M. Gaston-P. Labat, est appelée à rendre de grands services aux commerçants, voyageurs et au public en général. Elle renferme, en effet, une foule de renseignements sur les postes, les douanes, les banques, les chemins de fer, les vapeurs océaniques et fluviaux, et sur tous les changements qui peuvent survenir dans l'administration de ces différentes institutions. M. Labat a su joindre l'utile à l'agréable en illustrant chaque page de son journal d'un joli morceau littéraire. Nous souhaitons longue vie et plein succès au nouveau confrère.

* *

PETITE POSTE EN FAMILLE.—*Mme P. S.*, Saint-Roch de Québec.—Ecrivez de nouveau directement à Paris, en expliquant ce qui vous arrive. Inutile d'envoyer de l'argent.

P. G. R., Lévis.—Reçu portrait et biographie. Paraîtront la semaine prochaine.

L. P. O. N., Battleford.—Merci pour les photographies que nous reproduisons sous peu.

L. F., Québec.—Votre étude sur l'architecture gothique est acceptée.

J. T. O. S., Montréal.—Votre poésie paraîtra incessamment, sauf la seconde strophe qui a été supprimée.



TRIOLET

A. M. A. Denault pour le remerciement plus dignement de l'envoi de son livre

Quel puissant et nouveau soleil
Fait jaillir ces *Lueurs d'Aurore*,
D'un éclat sans autre pareil ?
Quel puissant et nouveau soleil,
Prophétisant un grand réveil,
Approche l'horizon qu'il dore ?
Quel puissant et nouveau soleil
Fait jaillir ces *Lueurs d'Aurore* ?

Quels sont ces airs mélodieux
Qui transportent soudain mon âme
Aux portes du palais des cieux ?
Quels sont ces airs mélodieux ?
Est-ce une harpe aux sons joyeux
Qui touche mon cœur et l'enflamme ?
Quels sont ces airs mélodieux
Qui transportent soudain mon âme ?

D'où viennent ces suaves fleurs
Qui s'ouvrent avec tant de grâce,
Eblouissantes de couleurs ?
D'où viennent ces suaves fleurs,
Aux doux arômes enchanteurs,
Et dont l'œil jamais ne se lasse ?
D'où viennent ces suaves fleurs
Qui s'ouvrent avec tant de grâce ?

Chante, aimable et sublime enfant,
Pour ton beau pays chante encore,
Car ton peuple hérit ton chant.
Chante, aimable et sublime enfant,
Si patriote et si touchant,
Chante ta patrie à l'aurore.
Chante aimable et sublime enfant,
Pour ton beau pays chante encore !

Augustin Lellis.

ADIEU

SOUVENIR D'UNE PRISE D'HABIT



E ciel gris s'éclaire sous un
pâle rayon de soleil qui
égaye le grand parc en-
core humide.

Nous suivons le voile
blanc qui nous guide
sous les vieux hêtres jus-
qu'aux majestueux bâti-
ments dont la silhouette
blanche domine le calme
de ce lieu. On nous in-
troduit dans le parloir du

cloître neuf. La mariée est là.

La mariée ! N'est-ce pas le brouhaha d'une
sacristie qui l'entoure ? Cette foule émue de
parents et d'amis n'est-elle pas là pour féliciter
les jeunes époux ? Où donc est celui à qui elle
va engager sa vie ? Elle est seule, et tous
pleurent en s'éloignant.

Son père, sa mère la quittent aussi. A qui
l'ont-ils confiée ! Quelle est cette main qui
s'avance pour me permettre à mon tour de ré-
clamer une étreinte fraternelle ? Cette main
qui remplace l'égide sacrée placée par Dieu
lui-même à notre berceau ?

Là aussi, c'est un titre de mère, et dans son
impersonnalité vague, il me semble presque
une profanation.

Sous sa coiffe tuyautée, son voile sombre,
sa pèlerine violette, la sobriété de son habit
religieux, elle a pourtant l'air bien vénérable,
la Mère maîtresse des novices. Son petit œil

intelligent brille d'un éclat plus doux, en se
fixant sur cette jeune créature qu'elle va pré-
senter à Dieu.

L'heure avance, et je n'ai qu'un instant. Un
instant ! le dernier qui me rapproche d'elle
comme je l'ai connue, comme elle était à nous,
au cercle de famille, quand elle me disait son
ardente affection.

Pourquoi ne te vois-je pas sous ce satin et
ces fleurs d'oranger, comme j'ai vu tes sœurs,
dire un adieu souriant à leur vie de jeune fille,
tout en restant au milieu de nous sous un titre
plus sérieux ? Sans doute, tu te serais envolée,
toi aussi, comme elles ; mais oui, comme elles,
c'est à-dire que nous t'aurions possédée encore
après celui à qui ton cœur se fût donné, pos-
sédée au moins par instants d'intimité et cons-
tamment par le frottement d'une même vie
menée à côté d'elle.

Allons ! il ne reste plus que moi. Tous sont
passés dans la chapelle. Adieu ! Marguerite,
adieu ! Mais relève ton voile. Que pour une
dernière fois rien ne me sépare de toi. Ce tulle
même est de trop.

"Jamais, comme les autres," me répondit-
elle, avec un regard qui n'est pas un reproche,
mais sans obtempérer à ma demande. C'est
vrai ; sa volonté n'existe plus.

La Mère des novices n'a pas l'air sévère en
ce moment : Me permettez-vous, Madame, de
soulever son voile pour l'embrasser ?

Elle s'approche en souriant pour nous aider
et nous empêcher de tout chiffonner. Car,
aussitôt dit, aussitôt fait : une seule étreinte,
mais longue, profonde, pleine de souvenirs, de
regrets, et d'adieu !

Et je m'éloigne. Nous ne nous sommes rien
dit. A la porte, je me retourne pour l'enve-
lopper encore d'un regard. La Mère referme
lentement sur moi les deux battants, et je me
trouve, je ne sais comment, dans la chapelle,
au milieu de la famille, pouvant voir égale-
ment bien l'autel à gauche et à droite, un prie-
Dieu de velours rouge, au milieu du chœur
déjà rempli par les religieuses, mères au grand
manteau, novices au long voile blanc, postu-
lantes au petit capuce noir que, hier encore,
portait Marguerite.

Elle entre. La porte du fond s'est ouverte et
la mariée avance lentement, seule, jusqu'à la
place qui lui est réservée. Seule, toujours seule,
pour monter la route de la vie !

Ah ! ce moment est poignant ; et que doit-
il se passer dans le cœur d'une mère, d'un père
qui l'adorent, et qui n'ont même pas le droit
de la conduire au sacrifice ?

Et dans son cœur, à elle, pauvre enfant !
Malgré toute la tension héroïque d'une âme
qui volontairement renonce à tout ; malgré
toute la sérénité que reflètent ces visages
voués à la retraite, on sent la lutte de la na-
ture, et ses yeux ne se lèvent pas une fois. On
dirait qu'elle craint de perdre toute sa force
en rencontrant un regard.

A genoux, les bras croisés, la tête baissée,
elle semble une statue dont je ne puis plus
détacher les yeux. D'une voix tremblante d'é-
motion, le prêtre qui a guidé son enfance vient
de chanter le *Veni Creator*. Elle s'assied pour
écouter sa parole.

— *Mortui estis...*

L'écho de ces deux mots descend jusqu'au
fond de nos cœurs et nous fait frissonner
amèrement.

Elle est morte ! Elle a vingt ans et nous
l'aimons ! Elle est morte ! morte au monde,
morte à la nature, morte à la famille, morte à
tout ce qui n'est pas ce à quoi elle sacrifie
tout : Dieu. Hélas ! Dieu ! A-t-on le droit d'en
vouloir à Dieu ? L'âme crispée par les révoltes,
de la nature nous semble hésiter, mais malgré
l'opposition de la souffrance, malgré la force
du sacrifice, le rayon d'en haut s'impose :

Fiat !

Elle ne veut pas pleurer, Marguerite, mais
sa figure n'est plus impassible. Je la connais
si bien ! Ses yeux luttent en vain maintenant
pour retenir les larmes qui s'y pressent, bril-
lantes.

Le prêtre a béni une corbeille garnie de
fleurs d'oranger, sa corbeille de mariée ! Ses
bijoux, ses dentelles, les parures de sa jeu-
nesse, ce sont : la sombre pèlerine de la re-
traite, le grand chapelet, la médaille de cuivre,
le voile blanc dont on la recouvre tout entière
lorsqu'elle vient s'agenouiller au pied de l'autel.

Mortui estis !

Nous sentons tous que c'est fini.

On ne voit plus rien d'elle : sa taille, ses
cheveux, sa silhouette pleine de jeunesse se
cachent. D'un pas précipité, elle quitte la
chapelle. C'est comme une blanche vision d'a-
dieu qui se grave dans nos cœurs.

Et, de sa place vide, mon regard se porte à
l'autel, au trône de l'Époux invisible et mys-
tique à qui elle offre ses serments. C'est le
Dieu de la retraite, le grand maître de la vie
et de la mort, du temps et de l'éternité. C'est
lui qui nous a tout donné et à qui nous ren-
drons tout un jour. Marguerite n'a fait que
devancer l'appel.

Mais, ne pleurons-nous pas les morts ?... La
voilà qui reparait sous l'habit religieux. Il
me faut un instant pour la reconnaître. Elle
reprend sa place et son immobilité de statue.
Sa figure m'impressionne : elle est blanche
comme la mousseline qui l'entoure.

Le saint sacrifice commence, et je demande
pardon à Dieu de penser plus à la victime hu-
maine qui se présente là devant lui qu'à la
divine victime du Calvaire qui renouvelle sur
l'autel le sacrifice, salut du monde.

Une voix chaude et vibrante coupe le si-
lence ému que l'on entend peser sur les cœurs ;
la grande mélodie de l'orgue porte à Dieu tout
doucement, et l'être tout entier tressaille, puis
se redresse à ces accents du poète des soirs que
fait vibrer si profondément la douce et en-
traînante phrase de Gounod :

' Rayon divin, es-tu l'aurore du jour qui ne
doit pas finir ?...'

Oui, rayon d'en haut, qui l'as frappée et qui
nous l'enlèves, qui la rends heureuse alors que
nous souffrons pour elle, parle ! D'où vient ta
puissance ? N'es-tu qu'une lueur d'illusion ma-
gique, un mirage de l'imagination ou vraiment
la clarté de Dieu, l'aube de l'autre vie, l'aurore
de ce jour divin qui ne doit pas finir, le gage
d'une éternité de bonheur pour celle que tu
illuminés en nous l'arrachant ?

Tous, nous nous approchons après elle de
la table sainte... Et le prêtre a quitté l'autel de-
puis longtemps ; tous, nous sommes encore là.
Il semble que personne ne veuille donner le
signal et rompre cette sorte de liens mysté-
rieux qui nous tiennent unis en ce moment
comme un réseau qui enveloppe encore Mar-
guerite.

Il le faut pourtant. Nous sortons tous en-
semble et sans elle, qui suit le défilé des grands
voiles silencieux de la retraite. Elle ne nous
appartient plus. Son cœur est engagé main-
tenant. Elle a renoncé à tout, à sa liberté, à
sa jeunesse, à tous ceux qui l'aiment, pour en
suivre un seul. Demain, elle entre en retraite,
son âme veut le voyage d'amour que réclament
ici-bas les cœurs qui s'unissent ; et rien ne
viendra la distraire de son divin Époux.

Ah ! si l'on restait dans les hauteurs de la
foi, peut-être arriverait-on à courber toute
résistance, mais il y a la partie matérielle tan-
gible ; et, par moments, il nous semble que
Marguerite ne nous a quittés que pour ces re-
ligieuses, des créatures plus parfaites que nous,
sans doute, mais mortelles, humaines comme

nous et placées par Dieu même moins près d'elle que nous.

Elle est leur chose, maintenant, jetée dans leur moule, soumise à un regard, à un geste, devant lequel doivent s'incliner même le sceptre sacré de la paternité, le cœur adoré d'une mère

Le soleil, vainqueur des nuées, descend derrière les collines boisées ; l'ostensoir nous a bénits encore une fois tous groupés autour de l'autel. Le soir va tout couvrir de sa sérénité triste. Adieu, petite religieuse, les échos sacrés nous apprennent que tu as choisi la meilleure part. Les échos du cœur me redisent, à moi, que tu fais une part cruelle à ceux qui te perdent.

Prie pour eux, au moins prie le Dieu à qui tu donnes tout. Que, dès cette vie, ta prière nous protège ! Adieu, Marguerite ! Renonce au présent ; renonce à l'avenir. Renonce même au passé, hélas ! Mais lui, tu ne l'effaceras jamais !

Adieu !

JEAN-MARIE.

MARIE OU LE MOUCHOIR BLEU



la fin du mois d'octobre de l'année 18...., je retournais, à pied, d'Orléans au château de Bardy. Devant moi, et sur la même route, marchait un régiment de la garde étrangère. J'avais hâté le pas pour entendre cette musique militaire que j'aime tant ; mais la

musique se taisait : seulement, quelques mesures de tambour venaient, de loin en loin, marquer le pas uniforme des soldats.

Après une demi-heure de marche, je vis le régiment entrer dans une petite plaine entourée d'un bois de sapins. Je demandai à un capitaine que je connaissais si on allait faire l'exercice.

—Non, me dit-il, on va juger et probablement fusiller un soldat de ma compagnie pour avoir volé le bourgeois qui le logeait.

—Comment, lui dis-je, on va le juger, le condamner, l'exécuter dans le même moment ?

—Oui, reprit-il, ce sont nos capitulations.

Ce mot, pour lui, était sans réplique, comme si tout avait été prévu dans ces capitulations, la faute et le châtement, la justice et l'humanité même.

—Au reste, si vous êtes curieux, ajouta le capitaine, je vais vous faire placer. Cela ne sera pas long.

J'ai toujours été avide de ces tristes spectacles ; je m'imagine que je vais apprendre ce qu'est la mort sur la figure d'un mourant. Je suivis le capitaine.

Le régiment s'était formé en carré : derrière la seconde ligne et sur le bord du bois, quelques soldats creusaient une fosse. Ils étaient commandés par un sous-lieutenant, car tout au régiment se fait avec ordre, et il y a une discipline pour creuser la fosse d'un homme.

Au centre du carré, huit officiers étaient assis sur des tambours ; le deuxième, à droite et plus avant, écrivait quelques mots sur ses genoux, mais avec négligence, et simplement pour qu'un homme ne fût pas tué sans quelques formes.

On appelle l'accusé. C'était un jeune homme de taille élevée, d'une figure noble et douce. Avec lui s'avança une femme qui déposait dans cette affaire.

Mais lorsque le colonel voulut interroger cette femme :

—C'est inutile, dit le soldat, je vais tout vous avouer : j'ai volé un mouchoir chez cette dame.

Le colonel.—Vous, Piter ! vous passiez pour un bon sujet !

Piter.—Il est vrai, mon colonel ; j'ai toujours tâché de contenter mes chefs : aussi, ce n'est pas pour moi que j'ai volé. C'est pour Marie.

Le colonel.—Quelle est cette Marie ?

Piter.—C'est Marie qui demeure là-bas... au pays... près d'Areneberg... où est ce grand pommier... Je ne la verrai donc plus !

Le colonel.—Je ne vous comprends pas, Piter. Expliquez-vous.

Piter.—Eh bien ! mon colonel, lisez cette lettre... et il lui remit la lettre suivante dont tous les mots sont présents à mon souvenir :

Mon bon ami Piter.

Je profite de recrue Arnold qui est engagé dans ton régiment pour t'envoyer cette lettre et une bourse en soie que j'ai faite à ton intention. Je me suis bien cachée de mon père pour la faire, car il me gronde toujours de t'aimer tant, et dit que tu ne reviendras pas. N'est-ce pas que tu reviendras ? Au reste, quand tu ne reviendrais pas, je t'aimerais malgré cela. Je me suis promise à toi le jour où tu ramassas mon mouchoir à la danse d'Areneberg, pour me le rapporter. Quand te reverrai-je donc ? Ce qui me fait plaisir, c'est que l'on me dit que tu es estimé de tes supérieurs et aimé des autres. Mais tu as encore deux ans à faire. Fais les vite, parce qu'alors nous nous marierons. Adieu, mon bon ami Piter.

Ta chère MARIE.

P. S.—Tâche de m'envoyer aussi quelque chose de France non pas de peur que je t'oublie, mais pour que je le porte avec moi. Tu baiseras ce que tu m'enverras, je suis bien assurée que je retrouverai tout de suite la place de ton baiser.

Quand la lecture fut achevée, Piter reprit la parole. " Arnold, dit-il, me remit cette lettre hier soir, quand on me donna mon billet de logement. Toute la nuit, je ne pus dormir ; je pensais au pays et à Marie. Elle me demandait quelque chose de France. Je n'avais point d'argent ! j'ai engagé mon prêt pendant trois mois, pour mon frère et mon cousin, qui sont retournés au pays il y a quelques jours. Ce matin, quand je me suis levé pour partir, j'ai ouvert ma fenêtre. Un mouchoir bleu était suspendu à une corde ; il ressemblait à celui de Marie ; c'étaient la même couleur, les mêmes raies blanches. J'ai eu la faiblesse de le prendre et de le mettre dans mon sac. Je suis descendu dans la rue : je me repensais ; j'allais revenir à la maison, quand cette dame a couru après moi. On a trouvé le mouchoir : voilà la vérité. La capitulation veut qu'on me fusille. Faites-moi fusiller ; mais ne me méprisez pas."

Les juges ne pouvaient cacher leur émotion ; cependant lorsqu'on alla aux voix, il fut condamné à mort à l'unanimité. Il entendit l'arrêt avec sang-froid ; puis, s'approchant de son capitaine, il le pria de lui prêter quatre francs. Le capitaine les lui donna.

Je le vis ensuite qui s'avancait vers la femme, à qui l'on avait rendu le mouchoir bleu, et j'entendis ces mots : " Madame, voilà quatre francs ; je ne sais si votre mouchoir vaut plus, mais, quand cela serait, je le paie assez cher pour que vous me fassiez grâce du reste."

Reprenant alors le mouchoir, il le baisa et le donna au capitaine ; " Mon officier, lui dit-il, dans deux ans, vous retournerez à nos montagnes ; si vous allez du côté d'Areneberg, demandez Marie, remettez-lui ce mouchoir bleu, mais ne lui dites pas comment je l'ai acheté."

Ensuite il s'agenouilla, pria Dieu et marcha d'un pas ferme au supplice.

Je m'éloignai et j'entraï dans le bois pour ne pas voir la fin de cette cruelle tragédie.

Quelques coups de fusil m'apprirent bientôt qu'elle était terminée.

Je revins une heure après ; le régiment s'était éloigné, tout était calme ; mais en suivant le bord du bois pour regagner la route, j'aperçus, à quelques pas devant moi, des traces de sang et une butte de terre fraîchement remuée. Je pris une branche de sapin, j'en fis une espèce de croix, et je la plaçai sur la tombe du pauvre Piter, oublié maintenant de tout le monde, excepté de moi et peut-être de Marie.

ETIENNE BÉQUET.

PROPOS DU DOCTEUR

Du danger de la bouche.—La bouche, cet organe si utile et si attrayant avec sa double bordure rouge, surtout chez les petits enfants, cache souvent un danger sous sa perfide bonhomie ; même en pleine, santé, la salive contient une infirmité de microbes qui n'attendent qu'une occasion pour devenir virulents. Rappelez-vous que les fièvres éruptives, la grippe, angines, la diphtérie et beaucoup d'autres maladies peuvent se communiquer par la bouche et les lèvres toujours imprégnées de ce liquide ; chez un sujet guéri de diphtérie, la salive conserve encore sa virulence plusieurs semaines après le retour apparent à la santé. Voilà un fait indéniable et qui va nous servir à tirer des conclusions pratiques.

Ne mettez jamais dans votre bouche ni porte-plumes, ni crayons, ni pinceaux communs à plusieurs individus ; ne mouillez pas sur votre langue la pointe d'un crayon qu'on vous prête ; méfiez-vous des colles à bouche ; perdez l'habitude de tenir entre vos lèvres ou entre vos dents les pièces de monnaie ; ne buvez pas dans un verre après une autre personne ; ne mordez pas à plusieurs dans le même gâteau ; ne mouillez pas avec votre langue un timbre-poste ou une enveloppe qui ont peut-être déjà servi ; et vous, jeunes gens, ne ramassez pas les bouts de cigares ou de cigarettes pour les fumer en cachette.

N'achetez jamais aux p'tiots des sifflets, des mirlitons, des flûtes, des trompettes, etc., qui ont traîné dans les bazars, et dans lesquels tout le monde a soufflé ; méfiez-vous des pratiques ou voix de polichinelle que vendent les camelots après les avoir promenés dans leur bouche plus ou moins pure.

Quand à vous, jeunes mamans, je vous en supplie, ne laissez pas embrasser vos enfants par d'autres enfants ni par les grandes personnes que vous ne connaissez pas aussi bien que vous-mêmes. Rien n'est plus horripilant que de voir un ou une inconnue embrasser un enfant, sous prétexte " qu'il est gentil ". Je crois bien que c'est gentil, un enfant ; aussi ne l'abîmez pas, et gardez vos microbes pour vous, ô vous inconnu trop expansif !—Regardez, mais ne touchez pas.

DR AMBO.

On trahit un cœur qui aime vraiment, on ne le trompe jamais.—CHARLES CHINCHOLLE.

Celui qui parlait sur la montagne a laissé tomber de ses lèvres cette parole, la plus mélancolique qu'on ait jamais entendue : " Il y aura toujours des pauvres parmi vous." Rien n'est venu la démolir, et, deux mille ans après qu'elle a été prononcée, il existe encore des lois, hélas ! probablement nécessaires, qui considèrent et punissent comme un délit l'action d'un malheureux sans pain ni gîte, qui tend la main ou qui dort à la belle étoile.—FRANÇOIS COPPÉE.

LES GRANDES CHASSES. — LES ÉLÉPHANTS A CEYLAN



Des chasseurs sont enlevés par les trompes vengeresses. — Page 111, col. 3

A Ceylan, les éléphants sont encore assez nombreux pour qu'on ait pu appeler cette île : le pays des éléphants. Mais de la Province Centrale, région des plantations, où pousse le thé sur l'emplacement même des jardins de caféiers détruits par la maladie, ces animaux ont presque entièrement disparu, rejetés par les cultures à l'Est, au Nord et au Sud, dans les jungles les plus épaisses. Ils y vivent en troupes régulièrement organisées sous la direction d'un chef omnipotent.

Jadis les éléphants, richement caparaçonés, constituaient la partie la plus brillante de la maison royale à Ceylan, et le corps le plus imposant de l'armée, celui sur lequel reposait le plus souvent le destin des batailles. Aujourd'hui ils errent dans la jungle, protégés par les lois anglaises tendant à empêcher l'extinction d'une race chère aux sportsmen. Quelques chefs handyens ont domestiqué des éléphants qu'ils louent au gouvernement local

pour le transport des bois, des matériaux lourds de construction.

Un jour, me rendant d'un village à l'autre, dans les jungles, je me trouvai à un tournant, nez à nez avec un jeune éléphant que son cornac, un gamin de douze ans, conduisait avec une " gaffe ", au repas du soir. En m'apercevant, le petit Singhalais ordonna à sa bête de s'arrêter et de me montrer sa science. Et voilà l'éléphant qui défile devant moi à genoux, puis sur trois pieds, le quatrième relevé en arrière supportant le bambin ; il s'assied, fait la révérence, guidé par quelques paroles brèves, des cris gutturaux, touché parfois de la pointe de fer ou accroché par une oreille. Le gigantesque animal se montra docile comme un enfant et vint finalement m'embrasser presque du bout de sa trompe, en me regardant tendrement avec ses petits yeux intelligents. Puis, bambin et éléphant continuèrent leur route.

Pendant les marches dans les forêts, on n'aperçoit les éléphants que de loin, fuyant les bruits insolites. Ils ne descendent guère sur le sentier qu'en temps de pluie. Les solitaires seuls sont à craindre. Chassé de son troupeau, l'éléphant devient méchant et se venge sur tout et sur tous de l'exil dans lequel le tiennent ses semblables. Pendant mon séjour dans l'île, plusieurs courriers (*tapols*) furent tués d'une affreuse façon par ces solitaires. L'ingénieur en chef des Ponts et Chaussées me racontait, à Colombo, qu'un jour qu'il se rendait dans le Nord, en charrette à buffles, il fit la rencontre, sur la grande route, d'un solitaire qui, arrivant sur l'attelage au grand galop de ses lourdes pattes, le renversa tout entier dans le fossé, sans autrement s'en inquiéter. Voyageur et conducteur en furent quittes pour une demi-journée de travail à remettre la charrette sur ses roues.

Au siège de Bhurtpore, en 1805, au début

de l'occupation anglaise, deux des nombreux éléphants attachés au service du train, l'un grand et âgé et l'autre tout jeune, se disputaient la possession d'un seau. Le plus grand des deux adversaires l'emporta. L'objet du litige lui échut. L'autre sembla d'abord accepter de bon cœur la victoire de son adversaire. Reprenant sa place derrière lui, il se mit, en marchant, à butiner le long des haies. Mais peu après, passant près de l'un des vastes puits dont l'armée tirait l'eau nécessaire à son approvisionnement, le vaincu resta un peu en arrière, prit subitement sa course, et, se ruant avec force sur son antagoniste, il combina si bien son choc qu'il le jeta dans le puits. Après quoi il parut heureux.

La saison était chaude et le gros éléphant se plaisait dans l'eau. Loin de montrer de la colère contre son jeune ennemi, il semblait lui être reconnaissant de sa perfidie. Il se douchait gaiement avec sa trompe, s'aspergeait en prenant ses ébats. "Tu as voulu le seau ? semblait avoir pensé le premier, eh bien ! tu ne t'en serviras pas et tu iras chercher l'eau toi-même !—Fort bien, disaient les manières du second, je ne demande pas autre chose, car il fait une chaleur insupportable." Tous deux étaient ainsi satisfaits. Mais qui qui ne l'était pas, c'était l'administration anglaise. L'eau était rare. Il fallait tirer l'animal du puits qui était l'une des plus importantes ressources de l'armée. D'abord les moyens employés ne parurent pas avoir l'approbation du baigneur. Il se trouvait très bien et ne souhaitait pas le moins du monde sortir de sa position, aussi laissa-t-il agir. Mais on n'avancait pas. Tout ce qu'on essayait échouait. Les travailleurs se demandaient s'il ne fallait pas renoncer à cette difficile entreprise.

Au bout de quelques jours, l'éléphant eut pitié d'eux.

Prenant l'une des fascines qui avaient été jetées à l'eau dans les tentatives d'extraction, il la mit sous son pied ; puis il en prit une autre et la mit sous un autre pied, et ainsi de suite, se faisant un sol nouveau des fascines ainsi accumulées sous lui, jusqu'à ce que, élevé à la hauteur voulue, il put sortir, mais à regret, de ce bain où il était si bien. Le travail avait duré quinze jours.

Cette curieuse manière de sortir d'une fosse a été utilisée depuis longtemps à Ceylan. L'éléphant y était souvent pris au moyen de trappes disposées à cet effet et dissimulées sous les herbes qu'il préfère. Mais le rusé pachyderme n'y tombait que grâce à un stratagème qui consistait à l'effrayer, au moment où il se trouvait sur les bords de la trappe. Au bout de quelque temps, quand la faim et la soif avaient amené l'animal à composition, les chasseurs lui jetaient de grands fagots de bois. Il les entassait sous ses pieds comme nous venons de le voir jusqu'à ce qu'il pût sortir de la fosse.

Dans le district d'Uva, le procédé est plus *fin de siècle*. Certains individus qu'on nomme panikias ont, comme seule arme, un mot, mais un mot magique, qui vient on ne sait d'où, que le père enseigne à son fils et celui-ci à ses enfants. Le panikia connaît l'éléphant, ses goûts, ses habitudes, ses repaires préférés ; il sait retrouver sa trace qu'il suit dans la jungle. En chasse, quand il l'a une fois reconnue il marche vers l'éléphant jusqu'à ce qu'il en soit proche ; alors il s'arrête, dit tout bas ce mot terrible, et, au même moment, fût-il à dix milles, l'animal est cloué sur place : il attend l'homme, qui est déjà son maître. Le panikia arrive, et à l'aide d'un fort lacet de lianes, capture la bête.

Par ces temps de pratiques mystérieuses on est presque tenté de voir là un cas de suggestion à distance. Après cela, c'est le plus sérieusement du monde que les villageois d'un village

par lequel je passais me vantèrent les mérites de leur panikia. Il croyait fermement lui-même à son pouvoir, et on pouvait reconnaître ses hautes capacités aux seuls mouvements de tête de ses admirateurs. Lui se faisait modeste, se contentant d'approuver d'un petit signe entendu.

L'indigène en général chasse peu l'éléphant : il est trop pauvre pour payer le droit au gouvernement, trop paresseux et trop craintif pour tendre des pièges. Le système employé plus au Nord de les capturer à la piste, avec un lien en lanières de peau de daim, a dû être ou est encore, répandu par quelque malin qui tient à garder le monopole de la forêt.

L'éléphant n'est réellement poursuivi que par le chasseur anglais qui ne vient souvent à Ceylan que dans ce seul but. Moyennant 10 roupies, environ 20 francs, le chasseur a droit à une bête " tuable " dans le mois. Passé ce délai, le permis est périmé, mais le chasseur peut prendre plusieurs permis pour autant de bêtes qu'il se sent la chance ou l'adresse de tuer. On chasse l'éléphant surtout pendant les mois les plus secs, en mars et août, sous la direction de traqueurs indigènes qui s'engagent dans les villes de la côte du Sud et de l'Est.

La chasse de beaucoup la plus intéressante, et aussi la plus dangereuse, est celle qui se fait par le rabattage, autrement dite le *kraal* ou *korral*. Elle demande une énorme mise en scène, une longue préparation. Une grande étendue de jungle, connue pour un repaire favori d'une troupe d'éléphants, est cernée par une armée de rabatteurs. Ils se placent à une distance suffisante les uns des autres pour que le gibier ne soit pas tenté de passer entre eux. On couche sur la place—car l'action dure plusieurs jours parfois—on avance lentement au milieu de toutes les difficultés que présentent ces forêts inextricables barrées dans tous les sens d'innombrables lianes qui s'entrecroisent, couvertes de brousses denses, mais enfin on avance sûrement. La direction donnée au troupeau qui marche devant, toujours poussé par les cris et les feux des hommes, est celle d'une vaste clairière, sorte de cul-de-sac solidement entouré de forts bambous reliés entre eux et dans lequel s'agite une foule d'indigènes et d'éléphants domestiqués montés par leurs *mahouts* ou conducteurs. Ce sont eux les véritables agents de la chasse. Ils savent déployer, pour attirer leurs frères sauvages, dès qu'ils approchent du but, une sagacité, une intelligence et une volonté extraordinaires. Au fur et à mesure qu'on avance vers le cul-de-sac, les rabatteurs deviennent plus nombreux, moins espacés entre eux ; les éléphants domestiqués sont portés en avant pour se faire flairer d'abord et se faire suivre ensuite. Le troupeau est proche ; chacun est à son poste, les hommes avec de longues piques acérées, les appeaux vivants surveillant l'horizon de leurs petits yeux, comprenant leur rôle, se préparant à la ruse et à la lutte. Et l'ouragan des bêtes épouvantées débouche dans la clairière. Elles se ruent sur la place, reniflent l'air de leur trompe, s'arrêtent soudain comme pour prendre une décision, saisies d'effroi devant tous ces hommes qui lèvent les bras et poussent des cris auxquels elles répondent par de formidables grognements. Le moment est terrible. Certains reconnaissent la ruse, semblent déposer les armes et se rendent à merci. Les éléphants domestiques sont prêts au combat et ils s'y lancent avec acharnement, arrivant toujours à maîtriser les récalcitrants. Alors se passent des luttes épiques, désespérées, dont la liberté est le prix. Des *mahouts* excitent les ardeurs de leurs bêtes, les poussent au centre du groupe, d'autres tendent des lacs, entravent les plus

dociles. La mêlée est indescriptible, et souvent plusieurs chasseurs restent sur le terrain, enlevés par les trompes vengeresses puis écrasés sous les énormes pieds, réduits en une épouvantable bouillie.

Ce moment de la lutte est certainement un des plus effrayants spectacle de chasse qui se puisse rêver. Les gigantesques bêtes, réduites à accepter le sort nouveau qui vient de leur être préparé, se rendent enfin et semblent accepter bien vite cette captivité contre laquelle elles ont lutté jusqu'au bout, suivant leur instinct, donnant ainsi la preuve d'une extraordinaire force de résistance. Il ne reste plus qu'à emmener les captifs, mornes, on pourrait presque dire silencieux, la trompe basse, tenus par des liens de fer attachés à une patte de derrière, entourés par leurs frères dont la trahison a causé leur perte et qui surveillent encore, jusqu'à destination, leurs moindres mouvements de révolte. Il ne faudra maintenant que quelques jours pour que la domestication soit un fait accompli, accepté avec un admirable sentiment d'impuissance par ces animaux qui sont l'image même de la force indomptable.

EMILE DESCHAMPS.

BANQUE VILLE-MARIE

Le rapport annuel de la banque Ville-Marie, que nous publions aujourd'hui, est un véritable éloge pour cette institution financière. Malgré l'époque défavorable que viennent de traverser les affaires, la banque n'a pas cessé de prospérer, et, par un véritable tour de force, a réussi encore à payer un dividende de six pour cent. D'un autre côté, les affaires semblent prendre une nouvelle tournure au Canada, aux Etats-Unis et en Angleterre : l'avenir s'annonce donc plus souriant, et la Banque l'attend pleine de confiance. Il va sans dire qu'un pareil succès est dû surtout à l'habileté et à la prudence des hommes d'affaires qui ont la tâche difficile de conduire les opérations de la banque Ville-Marie, et nous les en félicitons.

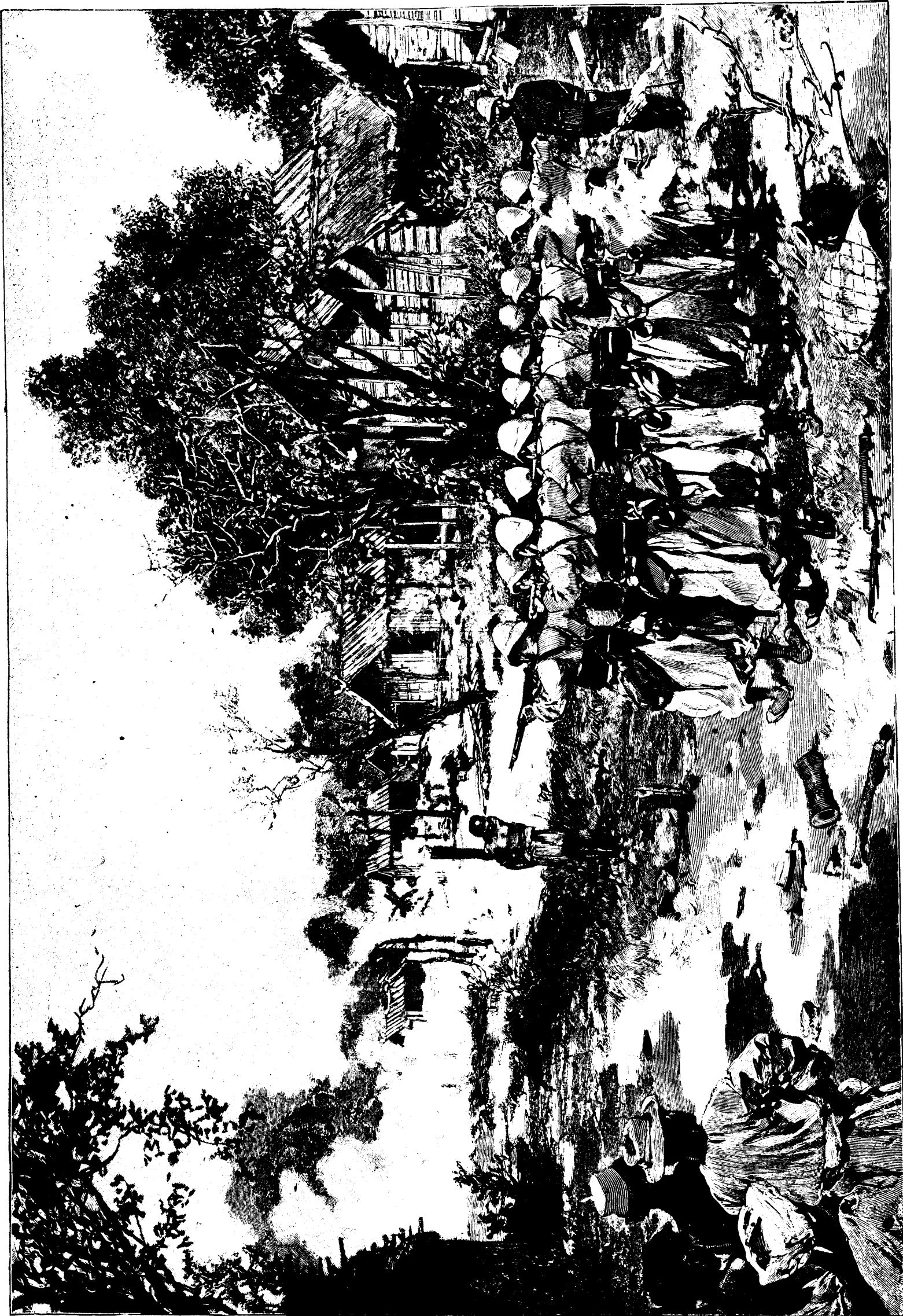
LE DIMANCHE

L'Eglise veut que le travailleur ait au moins un jour par semaine pour songer particulièrement à son âme, et ce jour de méditation est en même temps un jour de fête. Elle fait plus : elle ordonne que ce jour-là, riches et pauvres, ouvriers et patrons, grands et petits, viennent, confondus, dans la même enceinte, adorer le Dieu qui les traite en égaux.

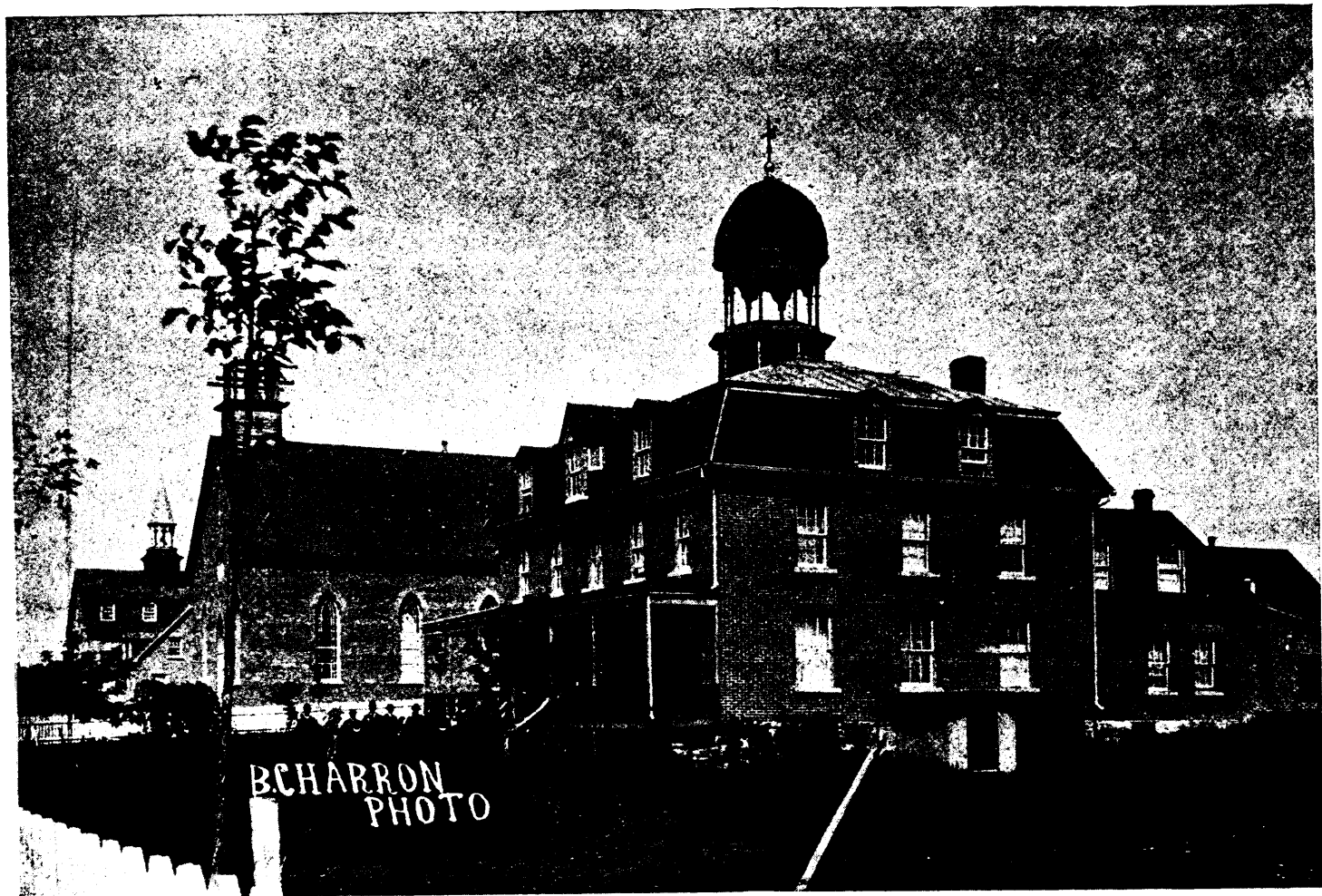
Quand cette loi est observée, c'est la pratique fidèle de l'égalité et de la fraternité.

L'Eglise distribue à tous ces hommes réunis le pain de la même parole ; et que leur dit-elle ? qu'ils sont enfants d'un seul Dieu ; d'un seul père ; que ce père leur réserve d'éternelles récompenses ou d'éternelles punitions ; qu'il ne regarde pas à la splendeur du rang, mais à la splendeur de l'âme, et que l'âme du mendiant lui est plus précieuse que l'âme du prince, lorsqu'elle renferme plus de vertus. Elle dit que la grande vertu est l'amour, et que celui qui aime le mieux ses frères, celui-là est le saint : elle dit que le denier de la veuve est plus précieux que la fastueuse offrande du millionnaire : elle dit que Lazare est plus riche de ses plaies et de sa nudité qu'Epulon de sa pourpre et de ses trésors.

Le temps nous ôte nos passions ou rend ridicules celles qu'il nous laisse.—D. NISARD.



EXPEDITION FRANÇAISE DE MADAGASCAR — EXÉCUTION D'UN INCENDIAIRE MAKOA A MAROVOAY



BAIE-DES-PERES, P.Q.—RÉSIDENTE DES R.R. P.P. OBLATS



LABELLE, P.Q.—RÉSIDENTE DE M. DYONNET, L'UN DES PREMIERS COLONS DE CETTE RÉGION—Photo. Laprés & Lavergne

POUR LES DAMES



Toilette de crépon mordoré.—Corsage plissé accordéon, orné par une ceinture suisse en guipure, terminée par des choux ; ceinture drapée semblable. Manches ballon avec jockeys de guipure. Jupe à godets, avec devant plissé accordéon. Petite toque en mousseline de soie, avec gros choux sur les côtés avec ailes noires.



DOS DE LA TOILETTE DE CRÉPON

Mesurage : 15 verges de crépon mordoré et plissé, grande largeur.

MŒURS ET COUTUMES

LE BAISER DU TSAR

Les usages du jour de l'an russe sont curieux à connaître. Le matin, les princes de la famille impériale, les personnages de la cour, les fonctionnaires de la capitale, les serviteurs du palais, viennent, suivant l'ordre des préséances, présenter leurs hommages et leurs souhaits à l'empereur, qui embrasse tous les siens, puis tous les chefs de service, à la russe, trois fois sur la bouche.

À Pâques, l'empereur est tenu, par la coutume, d'embrasser de la même manière tout individu qu'il rencontre, même le dernier de ses sujets, le plus misérable des mendiants. Ce baiser est destiné à rappeler aux Russes qu'ils sont tous frères dans la religion orthodoxe.

Mais au jour de l'an, l'empereur, comme nous venons de le dire, ne donne le baiser fraternel qu'aux siens et aux chefs de service, seul les gens du peuple dans la rue, s'embrassent sans se connaître . . .

Les mêmes personnages qui ont été embrassés par le tsar sont admis à baiser la main de l'impératrice. La cérémonie du baise-main, supprimée un moment, a été, en effet, rétablie il y a quelques années, sous le règne d'Alexandre III.

Après quoi le corps diplomatique est reçu.

La période fériée proprement dite, en Russie, à l'occasion de la nouvelle année, commence le 21 décembre et finit le 6 janvier. Pendant ces deux semaines, les jeunes gens s'assemblent pour se livrer aux jeux et aux danses.

Le jour de l'an, au déjeuner, au dîner, au souper, les convives, debout autour de la table, lèvent leurs verres, les choquent, portent à l'empereur le toast traditionnel et se font les souhaits d'usage : *S. Havim Godom S. Havim Sahastiem.* [A nouvelle année nouveau bonheur, ou bien encore *Pozdravolayou S. Havim Godom!* [Je souhaite qu'une heureuse année soit avec vous].

Les maîtres donnent des étrennes à leurs serviteurs, mais ne se font pas de cadeaux entre eux, car les fêtes qui ont lieu chez nous à cette occasion se font, chez eux, pour la Noël.

Le jour de Noël, le 25 décembre, dans toutes les familles, la table est servie avec profusion et l'hospitalité est offerte à tous. Dans le monde, on sable le champagne ; dans le peuple, on boit de l'eau-de-vie.

À cette époque aussi, on se livre à des pratiques augurales. On jette de l'eau dans du plomb fondu, et, des figures formées par le métal subitement refroidi, on cherche à tirer des horoscopes. Les jeunes filles, elles aussi, interrogent le sort sur l'époque de leur mariage, la figure, les qualités et la fortune de leur futur époux. À minuit, elles s'assoient entre deux miroirs, à côté desquels sont placées deux bougies : elles regardent dans l'un et dans l'autre jusqu'à ce qu'elles y aperçoivent douze lumières . . . Quelques-unes de ces jeunes filles finissent par se figurer voir dans le miroir l'image de leur fiancé et cela leur donne l'espérance.

Il y a aussi l'Épiphanie, le jour des Rois, fête initiale de l'année russe : ce jour-là on procède en grande pompe à la bénédiction des eaux.

L'empereur, précédé du clergé de l'église orthodoxe que préside le métropolitain de Novgorod, descend du palais d'Hiver jusqu'à la Néva. Une chapelle en bois peint et doré, surmontée d'une croix, et dans l'intérieur de laquelle ont été déposés des tableaux représentant le *Baptême du Christ*, a été élevée sur la glace.

À l'intérieur de la maison, on creuse dans la glace un trou jusqu'à l'eau du fleuve, les assistants récitent les prières d'usage, devant l'autel où sont déposés les reliques et les livres saints, le métropolitain, par trois fois plonge la croix dans l'eau du fleuve, et avec un peu de cette eau, qu'il a recueillie dans un vase précieux, il asperge l'assistance.

Le peuple s'approche à son tour et chacun emporte chez soi un peu de cette eau bénite.

JEHAN DES RUELLES.

UNE NOUVELLE REVUE

La Revue Franco-Américaine, tel est le titre du luxueux *Magazine* dont le prince André Poniatowski, récemment allié à une famille des États-Unis, prend la direction.

Cette revue, entièrement écrite en français par les maîtres de la littérature, est également illustrée par les principaux artistes européens. Toutes les écoles et tous les systèmes y sont représentés, et on verra côte-à-côte Tolstoï, Goncourt, Daudet, Dumas, Mirbeau, Clémenceau, Bourget, Barrès, Séverine, Mendès, princesse de Polignac, princesse de Chimay, etc. De même y collaboreront les artistes les plus divers : Puvis de Chavannes, Whistler, Hellen, Forain, Caran d'Ache, etc.

Cette publication, destinée au public américain, ne contiendra que des articles courts et d'actualité très vivante et aussi très parisienne. Aucun effort n'a été épargné pour faire de ce périodique un véritable recueil de ce que peut produire de mieux la littérature française.

Un prince directeur d'une revue franco-américaine, réunissant les sommets de l'art universel et cosmopolite, n'est-ce pas là une synthèse piquante de l'histoire de ces quarante années.

Ajoutons que les bureaux de la *Revue* sont à New-York, 83, Duane Street.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Crèmes fouettées aux fruits.—Passer au tamis, soit fraises, soit framboises, pêches, prunes, abricots, etc., et mêler un verre de ce résidu à un demi-litre de crème, 200 grammes de sucre en poudre et une cuillerée à café de gomme adragante. Fouetter le tout ; enlever la mousse à mesure qu'elle se forme et dresser en rocher.

Sauce tomate.—Faites bouillir, dans un verre d'eau salée ou de bouillon, trois ou quatre tomates coupées en quartiers ; au bout de vingt minutes, passer votre sauce dans une serviette, ajoutez-y une cuillerée de farine délayée dans un peu d'eau froide. Faites cuire en tournant sur un feu doux jusqu'au premier bouillon.

Canard aux navets.—Vider et retoucher le canard en poule, faire revenir avec du beurre dans la casserole ; une fois bien doré, passer au même beurre dans la casserole des navets petits et de grosseur égale ; quand ils prennent couleur, ajouter une bonne cuillerée de sucre en poudre ; retirer les navets peu après, faire un roux avec aromates et bouquet, y mettre le canard ; ajouter les navets quand il est à demi cuit ; retourner plusieurs fois le canard qui doit achever de cuire à feu doux. Dégraisser avec soin ; servir chaud.

Mademoiselle, si vous voulez connaître votre avenir, empresses-vous d'acheter le *Grand Horoscope des dames et demoiselles*, par Mlle Nitouche. Il dit toujours la vérité, rien que la vérité. Prix : 10c. G.-A. et W. Dumont, libraires, 1826, rue Sainte-Catherine.

Après vingt-cinq ans de mariage et de disputes, la femme dit au mari :

Ne pourrions-nous pas fêter nos noces d'argent !

Patiente encore cinq ans, répond le mari, et nous pourrions fêter la guerre de Trente ans.

LA MENDIANTE DE SAINT-SULPICE

PREMIÈRE PARTIE

LE TESTAMENT DU COMTE D'AREYNES

Cependant, voulant être prêt à tout événement, il ne se déshabilla pas, se jeta sur un divan et éteignit sa lampe.

Qu'était devenu l'ex-fourrier de la 3e compagnie du 57e bataillon ?

Quelles circonstances, plus fortes que sa volonté, l'empêchaient de mettre à exécution les menaces proférées par lui quelques heures auparavant en quittant le logis de Gilbert Rollin ? . . .

C'est ce que nous ne tarderons pas à savoir.

Ecumant, congestionné, littéralement fou de rage, Duplat en s'éloignant n'avait qu'une idée fixe, qu'un désir obsédant, l'idée et le désir de se venger de son ancien capitaine et du prêtre qui, ayant sa vie entre ses mains, non content de lui faire grâce, s'était de plus permis de lui débiter de la morale ! . . .

Cela ne pouvait, on en conviendra, ni s'admettre, ni se pardonner !

Aussi la vengeance serait prompte.

Le capitaine des fédérés ferait arrêter le prêtre et l'enverrait à la Roquette rejoindre ceux qui s'y trouvaient déjà comme otages.

Quant à Gilbert Rollin, il méritait le peloton d'exécution.

— Il l'aura ! murmurait Duplat d'un ton farouche, et ça ne traitera pas.

Mais pour mettre à exécution ces jolis projets qui lui tenaient si fort au cœur, il lui fallait des aides et un ordre d'agir.

L'ordre d'agir on le lui donnerait au Comité central, dont plusieurs membres se tenaient en permanence à la mairie du onzième arrondissement, en même temps qu'un délégué du Comité de Salut public.

Les aides, il les recruterait parmi les fédérés du 166e bataillon qui gardait la mairie et qui, quelques jours plus tard, devait signaler son *civisme* en fusillant d'innocentes victimes dans un terrain vague faisant face à la place Voltaire et dépendant de l'avenue Parmentier.

C'est donc vers la mairie du onzième arrondissement que se dirigea Servais Duplat en quittant la maison de Gilbert, car là il trouverait tout à la fois des gredins pour signer l'ordre et des gredins pour l'exécuter.

XXIX

Les grilles restaient largement ouvertes.

Toutes les fenêtres étaient éclairées.

Au milieu du désordre général on veillait là, la peur au ventre, dans la prévision d'une prochaine catastrophe.

Les cours, les salles, les escaliers regorgeaient de soldats, *Turcos de la Commune, Enfants du père Duchêne, Lascars, Volontaires de la colonne de Juillet, Vengeurs de Flourens*, etc., dont les officiers, galonnés sur toutes les coutures et empanachés comme des mules espagnoles, traînaient à grand bruit leurs sabres sur les pavés et sur les dalles.

On voyait aussi des hommes en habits bourgeois, et des femmes aux allures singulièrement suspectes.

Tout ce monde allait, venait, fumait, criait, discutait les événements du jour et les résultats de combats partiels livrés aux troupes de Versailles.

Une nuée d'espions circulaient au milieu de tout ce monde, prêtant l'oreille et recueillant les moindres paroles.

Au moment où Servais Duplat entra dans la mairie, un homme qui venait, en jouant des coudes, de se frayer un passage au milieu des groupes formés sur les escaliers, se trouva en face de lui et l'arrêta net au passage.

Cet homme, dont le visage était absolument rasé, pouvait avoir trente ans.

Un bourgeron et une cote bleue déteinte et rapiécée constituaient son costume, un chapeau plat de feutre gris, à larges bords, sa coiffure.

Il tenait de la main droite une forte matraque en bois de cor nouiller.

On devait le prendre pour un brave paysan des environs de Paris, jardinier maraîcher de Puteaux, ou vigneron d'Argenteuil.

Il sortait du bureau occupé par les délégués du Comité central qui, nous le répétons, siégeaient nuit et jour, se relayant à tour de rôle et attendant les instructions du comité de l'Hôtel de Ville.

— Ah ! je te rencontre donc enfin, toi ! . . . fit l'homme à la matraque en prenant le bras du capitaine de fédérés. Non ! là ! vrai ! . . . ce n'est pas dommage !

Duplat voulut se dégager.

— Lâche-moi le coude, Merlin, dit-il, j'ai affaire là-haut . . . C'est sérieux et c'est pressé.

Celui que l'ex fourrier venait de nommer Merlin ne le lâcha pas et se penchant vers lui glissa dans son oreille à voix basse :

— Moi aussi, c'est sérieux, et pressé, très pressé. Plus pressé que ton affaire, quelle qu'elle soit ! Il faut que tu m'écoutes !

— Plus tard ! Je te répète que j'ai autre chose à faire pour le quart d'heure !

— Quoi donc ?

— Envoyer un calotin à la Grande-Roquette.

Merlin lui serra le poignet avec force.

— Garde-t-en bien ! . . . reprit-il d'un ton de plus en plus mystérieux.

— Comment ? Comment, m'en garder ? répliqua le capitaine. Tu veux rigoler à mes dépens pour sûr !

— Jamais de la vie !

— Ce frocard-là m'a insulté ! Il m'a désarmé ! . . . Il a voulu me tuer !

— Tant mieux pour toi qu'il ne l'ait point fait ! Tu lui dois la vie, et tu lui devras, si tu n'es pas une fichue bête, un joli sac qui ne sera nullement à dédaigner ! . . .

Merlin baissait de plus en plus la voix.

— Un joli sac ! répéta machinalement Servais, en parlant bas par imitation. Et qu'est-ce qu'il y aura dans ce sac ?

— De l'or, parbleu ! Des jaunets comme s'il en pleuvait ! . . .

Ces derniers mots produisirent sur le capitaine un effet soudain et considérable.

Sa colère contre Gilbert Rollin et contre le vicaire de Saint-Ambroise venait de se fondre tout à coup.

Le mirage doré les lui faisait presque oublier tous les deux.

— Des jaunets comme s'il en pleuvait ! balbutia-t-il.

— Oui.

— Une visite domiciliaire à opérer quelque part ?

— Non.

— Quoi donc alors ? Explique-toi !

— Pas ici

— Pourquoi ?

— Parce qu'on pourrait nous entendre et que je ne veux pas être entendu . . .

— Dans ce cas, allons chez moi . . .

— Il y a trop de locataires dans ta nouvelle maison et les cloisons sont en papier mâché . . .

— C'est donc un grand secret que tu as à m'apprendre ?

— Je te crois ! . . . Et il nous profitera, ce secret ! La prime est épatante ! . . .

— Eh bien ! viens, fit Duplat en entraînant Merlin. Je connais, pas loin d'ici, un coin où nous pourrions jaspiner tranquillement sans craindre les oreilles indiscreètes.

Et, sortant de la mairie, il prit l'avenue Parmentier en remontant vers la rue du Chemin-Vert.

Merlin marchait silencieusement à côté de lui.

A cette époque, au point de rencontre de la rue et de l'avenue, s'élevait une maison en construction dont le gros œuvre était entièrement terminé, mais dont les travaux d'aménagements intérieurs avaient été arrêtés par les événements successifs du siège et de la Commune.

Ce fut du côté de cette maison que Duplat entraîna son mystérieux compagnon.

— Là-dedans, lui dit-il, nous causerons tout à notre aise sans que personne s'avise de venir nous déranger . . .

Aucune palissade ne défendait l'entrée du bâtiment en construction.

Celle qui existait jadis avait été, pendant les jours sibériens du siège, démolie, emportée et brûlée morceau par morceau.

Instruit par l'expérience, le propriétaire de l'immeuble s'était bien gardé de la remplacer.

Duplat connaissait les aîtres.

Prenant Merlin par le bras, il s'engagea dans l'escalier des caves, marchant lentement, à tâtons.

Au bas de cet escalier, après avoir fait en avant deux ou trois pas, il heurta du pied un tas de moellons.

—Halte ! commanda-t-il. Nous sommes à notre affaire ! Il y a justement là des fauteuils. Asseyons-nous. . . .

Merlin, se laissant guider, prit place sur les pierres que Duplat décorait du nom de fauteuils.

Autour des deux hommes régnaient des ténèbres profondes.

Aucun bruit extérieur ne venait troubler le silence sinistre ; un silence de tombeau.

Assis l'un près de l'autre, se touchant presque, ils ne se voyaient pas.

Profitant de cette obscurité, Merlin fouilla l'une de ses poches et en tira un couteau catalan qu'il ouvrit sans bruit et qu'il garda tout ouvert dans sa main gauche.

—Va-s-y gaiement, ma vieille, fit le capitaine de fédérés.

—Ecoute-moi bien, commença Merlin, et ne régrimbe pas comme un âne rétif en entendant ce que je vais te dire, et surtout, si tu as des observations à faire, imite-moi bien, mets une triple sourdine à ton galoubet. . . .

—Va donc y avoir une forte surprise, vieux frère ? demanda Servais Duplat.

—Et une vraie, je t'en fiche mon billet, citoyen capitaine !

—En avant deux, alors ! Je demande la surprise. . . .

Merlin se recueillit pendant quelques instants.

—V'là la chose. . . fit-il tout à coup. Tel que tu me vois, ou du moins tel que tu me verrais s'il faisait clair, j'arrive de Versailles. . . .

—Ça, c'est une circonstance qui ne m'étonne pas du tout ! interrompit l'ex-fourrier, parce que je sais que deux ou trois fois par semaine tu vas là-bas *camoufflé* en paysan, afin de flairer ce qui se passe chez les *réacs* et de revenir ensuite faire ton rapport aux membres de la Commune et du comité central. . . .

—C'est du dévouement, ça, mon vieux, et du vrai ! répliqua Merlin. Faut pas s'y tromper !

—Je ne m'y trompe pas non plus, et je dis comme toi : C'est du dévouement ! Du reste, on te connaît, t'es un bon, un solide ! plus malin et plus subtil que la plus rouée des *mouches* de la préfecture de police, tu n'as pas froid aux yeux et tu sers la Commune !

—Je risque ma peau carrément à ce jeu-là !. . . .

—C'est vrai que tu la risques et que tu finiras, un jour ou l'autre, par la faire trouer !

—Ah ! bah ! On ne meurt qu'une fois !. . . .

—Et qu'est-ce qui se passe à Versailles ?

—Des choses pas réjouissantes. . . .

—Pour qui donc ?

—Pour ceux qui sont en lutte contre le pouvoir régulier. . . .

—De quoi ? De quoi ? le pouvoir régulier ? fit Duplat scandalisé, en élevant la voix.

—Silence donc ! murmura le mystérieux personnage en serrant le manche de son couteau catalan, prêt à frapper son compagnon si quelque imprudence de celui-ci devenait compromettante.

Puis il ajouta :

—Oui, des choses pas réjouissantes pour ceux qui ont pris des otages. . . .

—C'est-à-dire pour nous ? Pour tous ceux qui servent la Commune ?. . . .

—Oui, et je ne te l'envoie pas dire, je te le dis moi-même, elle est f. . . . lambée, la Commune, mon vieux Duplat !

—T'as vu ça d'ta fenêtre ? demanda Servais en ricanant.

—D'ma fenêtre comme tu dis et sans avoir besoin de l'ouvrir !. . . .

—Qu'est-ce qu'ils manigancent donc de si méchant, ces brigands de Versailles ?

—Un assaut contre Paris. . . .

L'ex-fourrier fit entendre une sorte de ricanement rauque dont il avait l'habitude, et il répliqua :

—Oh ! la ! la ! Ce qu'ils peuvent se fouiller ! On les recevra bien, tes lignards et tes marsouins, et ils seront obligés de jouer des guibolles, quand nos canons leur cracheront de la mitraille à travers la figure !

—Ça n'a pas beaucoup réussi jusqu'à présent, ta mitraille. . . .

—C'est qu'on était mal commandé. . . . Mais qu'on trouve un bon bougre qui ait du cœur au ventre, et on verra de quoi il retournera !

—Possible, mais le trouvera-t-on, ce bon bougre ?

—Il est trouvé. . . .

—Ah ! ah ! et qui donc ça ?

—Dombrowsky ! Avec lui, faudra que ça pète ou que ça dise pourquoi !. . . .

—Alors tu crois que celui-là flanquera une pile aux Versaillais. . . .

—Il leur donnera le coup du lapin !. . . .

—Tu ne sais peut-être pas qu'il y a deux cent mille hommes à Versailles.

—Tant que ça ?

—Plutôt plus que moins. . . .

—Fichtre ! fit Servais Duplat en se grattant l'oreille, c'est beaucoup !. . . .

Merlin poursuivit :

—Voyons, tu es moins bête que les trois quarts des abrutis que tu commandes. . . .

—Merci !

—Il n'y a pas de quoi. . . . Eh bien ! là, entre nous, crois-tu que la situation puisse se prolonger longtemps ?

—Dame !. . . .

—Crois-tu que la Commune deviendra un gouvernement accepté par tout le monde ?. . . . Un gouvernement qui dirigera la France et qui sera reconnu par les puissances européennes ?. . . .

Le capitaine de fédérés, stupéfait de la tournure que prenait l'entretien, se grattait l'oreille plus que jamais.

—Tu me fais là de drôles de questions ! murmura-t-il.

Merlin reprit :

—Crois-tu enfin que c'est la crapule qui doit faire les lois, administrer les finances, commander l'armée, et que ça marchera si on laisse les pires fripouilles dans les places où il faut d'honnêtes gens ? Voyons, raisonne un peu avec moi. . . . le crois-tu ?

—Qu'est-ce que tu veux que je raisonne ?. . . . Je ne connais rien à tout ça. . . . Tu me donnes le trac, toi ! Et puis, après tout, je m'en fiche de la Commune, moi, je m'en fiche comme d'une guigne !

—Alors, pourquoi la sers-tu ?

—Je la sers parce qu'avec la Commune il y a à gratter, comme on pouvait gratter pendant le siège, et encore mieux !. . . . Je la sers parce que j'y trouve mon intérêt, que j'ai des galons et que je boulotte. . . . Tant que ça ira, ça ira ! Mais qu'elle claque, bonsoir, ni vu, ni connu !. . . . Je retournerai mon paletot et je trouverai bien un joli truc qui mettra de temps en temps quelques pièces de cent sous dans ma profonde ! J'ai pas de préjugés, moi ! Je cirerais les bottes du petit père Thiers, et j'essuierais les verres de ses lunettes à perpétuité s'il me payait pour cette besogne. La pièce de cent sous, vois-tu, mon vieux frère, je ne connais que ça. Pour avoir un fort sac je fusillerais Dombrowsky lui-même. . . .

—Voilà ce que je voulais te faire avouer ! Eh bien ! ce fort sac, je te l'offre. . . .

—Toi ? ? ?

—Ou si tu le préfères, c'est le gouvernement de Versailles qui te fait faire cette offre par ma bouche. . . .

Servais Duplat éprouvait un ahurissement immense.

Qu'est-ce que lui chantait donc ce finaud de Merlin ?

Où voulait-il en venir ?

Tout cela était-il sérieux ?

—Le gouvernement de Versailles. . . . répéta-t-il.

—Positivement, mon vieux.

—Voyons, tu cherches à me faire poser. . . . C'est une farce. . . .

—La chose est beaucoup trop grave pour que j'aie la moindre envie de plaisanter. . . .

—Et pourquoi le gouvernement de Versailles me ferait-il proposer. . . .

—Trente mille francs à partager entre nous deux. . . . interrompit Merlin.

Le capitaine de fédérés sursauta.

Ses yeux étincelèrent dans l'obscurité comme ceux d'un loup.

—Tu dis trente mille francs ? répéta-t-il en saisissant le bras de Merlin.

—Oui. A partager entre nous par moitié. . . . en frères. . . .

Quinze mille balles pour chacun ! Tonnerre du diable, qu'est-ce qu'il faudrait faire pour encaisser cette grenouille-là ?. . . .

XXX

Merlin, rapprochant encore sa bouche de l'oreille de l'ex-fourrier, étouffant sa voix, quoique prononçant chaque mot de façon très nette, répondit :

—Tout simplement livrer à l'armée de Versailles une des portes de Paris.

Duplat resta bouche béante et muet de saisissement pendant une seconde.

Merlin, les doigts crispés sur le manche de son couteau catalan, attendait qu'il lui répondit.

Le capitaine de fédérés releva tout à coup la tête.

—Dis donc, toi, le Comité central t'envoie à Versailles pour faire ses affaires !. . . . Il me semble qu'il se fourre le doigt dans l'œil jusqu'au coude ! Tu vas là-bas, mais tu reviens ici faire les affaires des

Versailleux ! Est-ce que ça ne s'appelle pas manger à deux râteliers, mon vieux Merlin ?

—Avec toi qui est intelligent, je ne fais aucune difficulté pour en convenir, mon vieux Duplat. . . .

—Je pourrais te dénoncer au Comité central et te faire fusiller, sais-tu ? . . .

—Très bien, mais avant de me dénoncer tu aurais reçu un bon coup de couteau entre les côtes. . . . D'ailleurs, une dénonciation ne te rapporterait rien, donc, pas de danger ! . . .

—Ce que j'en disais, c'était pour rire. . . . Tu as confiance en moi, tu me le prouves et je le mérite ! Je te prouverai, moi, que je suis un vrai zig et que nous pouvons nous entendre. . . .

—J'en étais sûr d'avance, te sachant au-dessus des préjugés vulgaires. . . .

—Les préjugés ? appuya Servais Duplat, quand il y a de la braise à toucher, n'en faut pas ! . . . Asseyons-nous dessus ! . . .

—Sans compter, reprit Merlin, qu'il faut songer aux justes représailles que les Versaillais, une fois maîtres de Paris, exerceront contre tous ceux qui auront pris un fusil ou un sabre pour servir la Commune. . . . et, naturellement, surtout contre les chefs. . . .

Le capitaine de fédérés, songeant à ses galons dont il était si fier un quart d'heure auparavant, frissonna de la tête aux pieds.

—Ah ! oui, les représailles. . . . balbutia-t-il, et tu as pris tes précautions, toi, pas bête. . . . Ah ! tu peux te vanter d'être un malin !

—Je n'en suis pas plus fier.

—Vaut mieux tirer son épingle du jeu et s'en faire des recettes.

—Dam, c'est logique.

—Et tu as pensé à moi pour me sortir du pétrin et m'offrir un joli petit sort. . . . C'est gentil. . . . Eh bien ! causons. . . . Qui vois-tu à Versailles ?

—Le général Valentin.

—Le chef de la sûreté politique ?

—Oui. C'est à lui que je remets mes rapports sur tout ce qui se passe à Paris.

—Et c'est lui qui t'a promis trente mille francs ?

—C'est lui.

—Pour les gagner il faut livrer une porte ?

—Oui.

—Quand ?

—À un moment que je t'indiquerai. . . .

—Bon ; mais comment s'y prendre ?

—Rien de plus facile.

—Tu trouves ça, toi ! . . .

—Tu vas voir que j'ai raison. . . . Il n'y a qu'un moyen, mais il est simple. . . .

—Tous les combien es-tu de garde aux portes avec ta compagnie ?

—Tous les cinq jours.

—Quelles sont les portes où tu peux être envoyé ?

—La porte de Romainville, autrement dite des Lilas, la porte de Pantin, celle de Chaumont et celle des Prés-Saint-Gervais. . . .

—Es-tu sûr des hommes de ta compagnie ? . . .

—Oui. . . . Des idiots. . . . Ils feront tout ce que je voudrai, sans comprendre. . . .

—Parfait ! Nous nous occuperons de ces paroissiens-là plus tard, quand le moment en sera venu. . . . Si le jour où j'aurai besoin de toi tu ne devais point être de garde, ne pourrais-tu pas faire avancer ton tour ?

—Parfaitement.

—Et te serait-il possible aussi de choisir le poste ?

—Oui, en m'entendant à ce sujet avec un collègue. . . .

—Alors, c'est la porte des Prés-Saint-Gervais qu'il faudrait choisir. . . .

—On s'y conformera. . . .

—Quand la poire sera mûre et bonne à cueillir, je te ferai signe. D'ici là arrange-toi pour te procurer des vêtements civils, car il faudra brûler ton uniforme et jeter ton sabre dans la rivière.

—On préparera ce qu'il faudra. . . . Sois paisible. . . . Mais la question intéressante : Quand palpera-t-on la monnaie ?

—Le lendemain de l'entrée des troupes par la porte des Prés-Saint-Gervais, tu toucheras ta part.

—Le lendemain seulement ! Ah ! diable ! Mais, si après le coup fait, on ne nous payait pas ?

—On nous payera, j'en réponds. . . .

Servais Duplat recommençait à se gratter l'oreille.

—Tu en réponds ! tu en réponds ! fit-il. C'est parfait ! . . . Seulement qu'est-ce qui répond de ta garantie ? Si le gouvernement de Versailles refusait de casquer, nous aurions travaillé pour le roi de Prusse ! Ça ne serait pas à faire ! Moi je voudrais bien donner d'avance un coup de dent ou deux dans la galette. . . . la belle galette. . . .

—Un acompte, alors ?

—Un petit acompte, oui.

—C'est impossible, tu devrais le comprendre.

—On n'a donc pas plus que ça confiance en toi !

—On a confiance, mais tu pourrais ne pas réussir, ou manquer de cœur au dernier moment, et dans ce cas l'argent donné serait perdu.

—Tant pis pour les Versailleux ! Moi je refuse d'aller de l'avant et de risquer ma peau si on ne me donne pas des arrhes. . . .

—C'est ton dernier mot ?

—Oui.

—Quelle somme demanderais-tu ?

—Oh ! je ne serai pas exigeant. . . . Pourvu qu'avant de palper le magot définitif j'aie de quoi me payer quelques *frichtis* ça me suffira. . . .

—Eh bien ! c'est moi qui sortirai ces arrhes de ma poche pour te les donner. . . .

—T'es donc un fort capitaliste, toi ?

—Pas encore, mais j'espère le devenir . . . répondit Merlin en fermant son couteau et en le remettant dans la poche d'où il tira son porte-monnaie.

—Puis il ajouta :

—Ça doit te prouver que je ne doute pas du paiement de la somme promise en cas de réussite, puisque je risque mes quatre sous.

—Oh ! je ne doute pas, mais je croirai encore mieux quand je tiendrai. . . . Combien vas-tu m'abouler ?

—Un joli *falfiot* de mille. . . .

—Ce n'est guère.

—Je n'ai que ça sur moi avec deux ou trois jaunets.

—Vas-y alors ;

—J'ai ta parole ?

—Parole d'honnête homme ! . . .

Merlin fit une grimace fort laide, que l'obscurité empêcha de voir, mais il se contenta de répondre :

—Suffit ! J'y compte. . . .

Puis il ouvrit son porte-monnaie, en tira un papier plié en huit qu'il glissa dans la main du capitaine.

—Voici les mille francs, dit-il.

Duplat saisit avidement le papier, le déplia et en froissa voluptueusement entre ses doigts le tissu soyeux.

—Ce n'est pas un billet de la *Banque de Sainte-Furce* ? demanda-t-il en riant.

—Je t'en souhaite beaucoup de pareils ! Empoche-le, et tais ton bec !

—Merci. Allons-nous, maintenant, prendre un verre ?

—Aussitôt que je t'aurai dit un dernier mot. . . .

—Alors, dépêche-toi, car il fait frisquet ici.

—Nous voilà tous deux enrôlés au service du gouvernement de Versailles.

—Convenu, entendu et, s'il paye bien, je lui en donnerai pour son argent.

—Tu devras faire comme moi, montrer un grand dévouement au Comité central pour obtenir sa confiance et en abuser. . . .

—Sois paisible ! Je leur ferai voir le tour aussi bien que toi !

—Et retiens bien ceci : Laisse les curés tranquilles et prends leur défense au besoin, si tu en trouves l'occasion, et si tu peux le faire sans te compromettre. . . .

Ces mots évoquèrent dans la mémoire de l'ex-fourrier la figure du vicairé de Saint-Ambroise.

Mais sa fureur était passée.

—Laisser tranquilles ces calotins, ça sera dur ! murmura-t-il d'un ton de mauvaise humeur. Mais enfin, puisque c'est la consigne, on s'y conformera ! . . . T'as fini ?

—J'ai fini.

—Alors décanillons, je claque de froid !

Les deux hommes regagnèrent l'escalier des caves.

Quelques instants plus tard, ils étaient attablés dans l'arrière-boutique d'un marchand de vins, faisant un repas copieux, arrosé de bouteilles poudreuses, que le capitaine de fédérés vida, sans se faire prier, à la santé du gouvernement de Versailles.

* * *

Si l'artillerie allemande avait souvent pointé en toute connaissance de cause ses canons sur nos hôpitaux ; si ses obus avaient lâchement incendié nos services d'ambulance que protégeait cependant le drapeau blanc à croix rouge de la Convention de Genève, un homme, désavouant ces actes de sauvagerie, avait fait plus d'une fois tout ce qui dépendait de lui pour les empêcher.

Cet homme, nous le connaissons.

Il se nommait le docteur Blasius Wolff, chirurgien-major, médecin en chef de l'un des corps de l'armée prussienne.

Il déplorait la guerre et cherchait à en atténuer les cruautés.

A suivre

ASSEMBLEE GENERALE ANNUELLE
DE LA
BANQUE JACQUES-CARTIER

Tenue dans les bureaux de la banque
MERCREDI, LE 19 JUIN 1895

Etaient présents : L'honorable Alph. Desjardins, président ; MM. A. S. Hamelin, vice président ; Dumont Laviolette, A. L. de Martigny, A. Aumont, L. J. O. Beauchemin, J. E. Beaudry, G. N. Ducharme, Onésime Martineau, J. A. Labine et Thomas Gauthier.
L'honorable M. Alphonse Desjardins ayant été appelé au fauteuil et M. A. de Martigny prié d'agir comme secrétaire, le rapport de la dernière assemblée est lu et approuvé. Le président lut ensuite le rapport suivant, présenté par les directeurs sur leurs affaires de l'année écoulée, et il s'exprime ainsi :

Messieurs,
Le bureau d'administration a l'honneur de vous présenter son rapport des opérations de la banque pendant l'année écoulée le 31 mai 1895.

La balance au crédit de profits et pertes, le 31 mai 1894.....	\$ 8,284.69
Les profits nets de l'année dernière, déduction faite des frais d'administration, intérêts sur dépôts, et aussi montants déduits pour pertes.....	45,323.84
A déduire :	
Dividende 3 1/2 p. c. 1er décembre 1894.....	\$17,500.00
Dividende 3 1/2 p. c. 1er juin 1895.....	17,500.00
Porté au fonds de réserve	10,000.00
	\$45,000.00
Balance des profits disponibles.....	\$ 8,698.53

Cette dernière année s'est signalée comme les précédentes par une extension croissante des opérations de la banque. Mais la proportion de l'augmentation des dépôts à terme a été néanmoins plus considérable que le reste, ce qui a eu pour effet d'accroître d'une manière correspondante les intérêts à payer, et d'absorber d'autant les profits. Cependant la période de stagnation dans les affaires due aux hésitations causées par la crise qui vient de se faire sentir a, depuis l'ouverture de cette saison, fait place à plus de confiance et à une plus grande activité, les capitaux ont été plus vivement sollicités et trouvent facilement un emploi sûr et rémunérateur.

Si, comme tout le fait espérer, ces symptômes d'un retour à une complète reprise des affaires se vérifient nous avons toutes les raisons d'augurer d'excellents résultats pour l'année qui commence, supérieurs à ceux des deux dernières années si satisfaisants qu'ils aient été.

Pour la première fois, depuis son existence, la banque a dépassé les limites de la province de Québec pour l'établissement d'une succursale ; mais quel que soit l'éloignement du nouveau bureau, il se trouve encore dans un centre où l'élément canadien-français a son importance, offrant en outre, par sa position, son climat, la production variée de son sol, les meilleures conditions d'avenir. Edmonton est en effet le chef-lieu d'un district important dont les développements, pendant ces dernières années, ont dépassé considérablement l'accroissement de toutes les autres parties des territoires du Nord-Ouest. Etabli depuis l'automne dernier, le nouveau bureau a non seulement fait face aux dépenses nécessairement considérables de son installation, mais a contribué dans une proportion satisfaisante aux profits de l'année.

Par contre nous avons décidé de transférer au bureau de St-Hyacinthe l'agence de St-Simon.
Le bureau principal, les diverses succursales et agences ont été régulièrement inspectés et vos administrateurs

sont heureux de pouvoir rendre témoignage du zèle et de l'intelligence avec lesquels le directeur-gérant, l'assistant-gérant ainsi que les autres officiers de la banque ont tous rempli les devoirs de leurs charges respectives.
Le tout respectueusement soumis,
Par décision du bureau,
ALPH. DESJARDINS,
Président.

BILAN GENERAL—LA BANQUE JACQUES-CARTIER, 31 MAI 1895.

PASSIF	
Capital-actions.....	\$ 500,000.00
Fonds de réserve.....	235,000.00
Billets de la Banque en circulation.....	25,000.00
Dépôts ne portant pas intérêt.....	8,608.53
Profits et pertes—Balance disponible.....	1,013.66
Dividendes non réclamés.....	
Dividende No 59, 3 1/2 p. c. payable 1er juin 1895.....	17,500.00
Total du aux actionnaires.....	\$ 787,122.19
Billets de la Banque en circulation.....	340,467.00
Dépôts portant intérêt.....	884,840.85
Dépôts du Gouvernement fédéral.....	2,380,790.19
Dépôt du Gouvernement provincial.....	19,994.67
Dépôt des Succursales sur l'Agence de Montréal non payés.....	50,000.00
Dû à d'autres Banques en Canada.....	17,565.47
Dû à des correspondants de la Banque en pays étrangers.....	345.36
	8,405.28
	\$4,489,591.31
ACTIF	
Or et argent.....	35,600.83
Billets de la Puissance.....	131,473.00
Dépôt au Gouvernement Fédéral en garantie de la circulation.....	21,264.04
Billets et chèques d'autres banques.....	145,589.60
Dû par d'autres banques en Canada.....	20,943.89
Dû par d'autres banques en pays étrangers.....	40,824.77
Dû par d'autres banques dans le Royaume-Uni.....	64,459.50
Prêts à demande sur actions et autres valeurs publiques.....	77,425.02
Autres prêts à demande.....	512,746.83
Prêts et escomptes courants (déduction faite des intérêts sur billets à échoir, \$25,000).....	3,081,736.76
Billets en souffrance (pertes probables déduites).....	22,371.80
Créances hypothécaires.....	59,619.87
Créances en liquidation non spécialement garanties après avoir pourvu aux pertes.....	64,581.71
Propriétés foncières.....	70,010.56
Edifices de la banque, Montréal et succursales.....	109,073.40
Amueblement et papeterie.....	31,869.73
	\$4,489,591.31

COMPTE DE PROFITS ET PERTES	
CREDIT	
Balance au crédit du compte "Profits et Pertes" au 31 mai 1894.....	284.69
Profits pour l'année finissant au 31 mai 1895, déduction faite des frais d'administration, intérêts sur dépôts, pertes et pertes probables.....	45,323.84
	\$53,608.53
DEBIT	
Dividende No 58 de 3 1/2 p. c. payé le 1er décembre 1894.....	17,500.00
Dividende No 59 de 3 1/2 p. c. payable le 1er juin 1895.....	17,500.00
Porté au Fonds de Réserve.....	10,000.00
Balance au crédit de "Profits et Pertes," 31 mai 1895.....	8,608.53
	\$53,608.53

Les propositions suivantes sont alors adoptées :
Proposé par le président, appuyé par M. A. S. Hamelin, que le rapport qui vient d'être soumis soit approuvé et imprimé pour l'usage des actionnaires. Adopté.

Le président ayant prié MM. L. J. O. Beauchemin et Alphonse Aumont d'agir comme scrutateurs, il fut procédé à l'élection des directeurs. Après le déponnement du scrutin les messieurs dont les noms suivent furent déclarés élus directeurs : L'honorable Alphonse Desjardins, A. S. Hamelin, Dumont Laviolette, Joël Leduc et A. L. de Martigny.

Proposé par M. Gauthier, appuyé par M. Aumont, que des remerciements soient votés au président, au vice-président et aux directeurs pour les services qu'ils ont rendus à la banque pendant l'année qui vient de s'écouler.

Proposé par M. J. O. Beauchemin, secondé par M. J. E. Beaudry, que des remerciements soient aussi votés au directeur-gérant, à l'assistant-gérant, à l'inspecteur et aux autres officiers de cette banque, pour le zèle qu'ils ont déployé dans l'accomplissement de leurs devoirs respectifs.

Proposé par M. Hamelin, secondé par M. Laviolette que des remerciements soient votés aux scrutateurs.
(Signé)

ALPH. DESJARDINS,
Président.
A. de MARTIGNY,
Directeur-gérant.

BANQUE VILLE-MARIE
Assemblée annuelle des Actionnaires, tenue le 18 juin 1895

Au bureau chef de cette Banque, à Montréal

M. W. Weir est appelé au fauteuil et M. F. Lemieux, comptable en chef est prié d'agir comme secrétaire. Parmi les actionnaires étaient présents : R. Cowans, Wm Strachan, W. Weir, U. Garand, E. Lichtenhein, I. A. Roland, Arthur Dumas, D. McNaughton, F. W. Smith, P. A. A. Dorion et Godfrey Weir.

Le rapport suivant a été présenté à l'assemblée par messieurs les directeurs :
Messieurs,
Les directeurs ont l'honneur de présenter le rapport suivant, montrant le résultat des opérations de l'année finissant le 31 mai 1895.

Profits nets, après déduction des intérêts sur dépôts, dépenses d'administration, et montant retranché pour dettes mauvaises.....	\$36,221.11
Balance au crédit de profits et pertes, mai 31, 1894.....	7,107.10
Faisant un total de.....	\$43,328.21
Approprié comme suit :	
Dividende 3 p. c. 1er décembre 1894.....	\$14,385.00
Dividende 3 p. c. 1er juin 1895.....	14,388.60
Porté au fonds de réserve.....	10,000.00
Balance restant au compte de profits et pertes.....	4,554.61
	\$43,328.21

L'état qui vous sera soumis par le comptable vous exposera la position de la banque pour l'exercice finissant le 31 mai 1895.

Durant l'année, cette banque a ouvert à Laprairie et à St Laurent deux nouvelles succursales qui promettent de bons résultats.

Comme d'habitude, les branches ont été inspectées de temps à autre, et les directeurs désirent exprimer leur entière satisfaction de la manière dont les gérants et autres officiers se sont acquittés de leurs devoirs.

Le tout respectueusement soumis.
W. WEIR,
Président.

Montréal, 18 juin 1895.
ETAT GENERAL

ACTIF	
Espèces.....	\$ 17,081.36
Billets de la Puissance.....	42,501.00
Dépôt au Gouvernement de la Puissance pour garantir la circulation.....	20,000.00
Billets et chèques sur autres banques.....	86,076.02
Dû par banques en Canada.....	3,710.00
Dû par banques en pays étrangers.....	10,196.88
Dû par banques dans le Royaume-Uni.....	3,094.41
Prêts à demande sur actions et débiteures.....	46,969.75
Prêts à des corporations municipales.....	4,525.00
	\$234,154.42
Billets escomptés courants.....	1,029,481.91
Billets dûs et non spécialement garantis.....	50,842.37
	\$1,080,324.23
Propriétés immobilières.....	21,196.26
Edifices des succursales.....	22,000.00
Hypothèques sur propriétés vendues par la Banque et autres. Ameublement, coffres-forts, etc.....	29,951.48
Autres créances comprenant les actions possédées par la Banque.....	14,596.46
	279,372.33
	\$ 367,116.53
	\$1,681,595.23
PASSIF	
Capital souscrit : \$500,000; payé.....	\$479,620.00
Fonds de réserve.....	10,000.00
Dividende payable au 1er Juin 1895.....	14,388.60
Profits et pertes.....	4,554.61
	\$508,563.21
Billets en circulation.....	254,055.00
Dépôts du Gouvernement Fédéral remboursables à demande.....	6,804.76
Dépôts ne portant pas intérêt.....	-171,986.96

Dépôts remboursables avec intérêt.....	738,526.00
Autres dettes y compris les dividendes non réclamés.....	1,658.47
	1,173,032.02
	\$1,681,595.23
	F. LEMIEUX, Comptable

Montréal, 31 mai 1895.

Le président, en proposant l'adoption du rapport, parle brièvement de l'augmentation des recettes et de la situation prospère de la banque. Il compte sur une augmentation prochaine des affaires, comme l'indique déjà la situation financière, en Angleterre, au Canada et aux Etats-Unis. La motion, appuyée par M. E. Lichtenhein, vice-président, est adoptée à l'unanimité.

Après les remerciements d'usage, l'assemblée procède à l'élection des directeurs et les messieurs dont les noms suivent sont élus à l'unanimité :

W. Weir, E. Lichtenhein, A. S. C. Wurtele, F. W. Smith et Godfrey Weir.
L'assemblée s'ajourne. A une assemblée subséquente des directeurs, MM. W. Weir et E. Lichtenhein ont été réélus unanimement président et vice-président respectivement.

CHOSSES ET AUTRES

—La population de Winnipeg est maintenant d'à peu près 38,000 âmes.

—La pipe avec laquelle fume le roi (shah) de Perse est estimée à \$320,000.

—Les syndicats anglais ont \$91,000,000 d'investis dans les brasseries des Etats-Unis.

—Un seul rosier a porté 11,640 roses, ce printemps, à Ventura, Californie.

—On emploie, aux Etats-Unis, 20,299,000 d'acres de terre à la culture du tabac.

—Depuis 70 ans, les guerres ont coûté à la Russie \$1,175,000,000 et 664,000 hommes.

—Si le reste des Etats-Unis était aussi peuplé que l'Etat du Rhode Island, la population de ce pays serait de 945,607,000 âmes.

—La couronne de Russie coûte \$6,000,000 sans compter qu'elle a coûté la tête à plusieurs de ceux qui l'ont portée.

—On estime qu'il se commet un suicide par jour à Boston. C'est l'indice d'un mal moral effrayant.

—La Californie produit tous les ans 26,000,000 livres de raisins secs et 15,000,000 gallons de vin.

—A l'avenir, quand on achètera une conserve de bœuf américaine, on ne fera pas mal de s'assurer qu'elle ne renferme pas du cheval au lieu de bœuf.

—Rien de plus sain que l'oignon, sous quelque forme qu'on le mange. Pour enlever la mauvaise odeur qu'il laisse à la bouche il n'y a qu'à prendre une tasse de fort café noir.

—Humbolt, naturaliste célèbre, était d'opinion que la terre contient 56,000 espèces de plantes, 31,000 espèces d'animaux, 44,000 espèces d'oiseaux et 7,000 espèces de reptiles.

—Le palmier à cire de l'Amérique du Sud est complètement recouvert de cire végétale et de résine cristalline. Mêlée au suif, cette substance sert à faire des chandelles. Cet arbre croît jusqu'à une altitude de 10,000 pieds au-dessus de la mer.

—L'eau de mer comprend 983.745 parties d'eau, 28.059 de chlorure de sodium, 2.296 de sulfate de magnésie, 3.666 de chlorure de magnésie, 1.406 de sulfate de calcium, 0.766 de chlorure de potasse, 0.033 de carbonate de calcium, et 0.029 de bromure de magnésie.

—Il y a à présent aux Etats-Unis 850 chemins de fer électriques, 9,000 milles de lisses, 23,000 chars et un capital en placement de \$400,000,000. Huit ans passés, il n'y avait que 13 chemins en opération, avec à peu près 100 chars.

—Très peu de personnes ont une idée exacte de la quantité de papier qu'emploient les grands journaux des Etats-Unis. Le Boston Herald en prend de dix-huit à vingt mille livres par jour, et le New-York World vingt-cinq tonnes.

—Un Canadien qui demeure à Smith's Falls prétend que, l'an dernier, les grenouilles qu'il expédia à New-York dans le cours de deux mois, lui rapportèrent \$385. En Belgique, la loi protège les grenouilles, comme ici elle protège le gibier et les poissons.

—Les Chinois mangent des œufs vieux de vingt-cinq ans. Ces œufs, quand ils sont frais, sont recouverts de chaux, et après un repos d'un quart de siècle les fils du Céleste Empire leur trouvent un goût exquis. Le jaune est changé en une gelée brune, et le blanc ressemble à une marmelade de viande blanche.

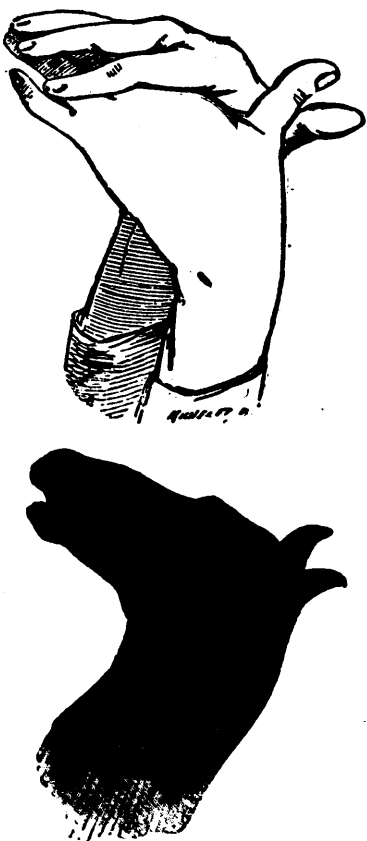
—De nouveaux engagements, conclus avec la Compagnie Extravaganza, de Harry W. Semon, permettent de prolonger la saison encore pour cette semaine, au Théâtre Royal. Des attractions nouvelles ont été ajoutées. Nous remarquons Miss Oda Melrose, que l'on a déjà eu le plaisir d'applaudir, avec les Hanlan Brothers. Egalement M. Jack Burke et une foule d'autres nouveautés qui feront plaisir aux habitués de ce théâtre.

—Est-il étonnant qu'aux Etats-Unis quatre millions de lettres n'atteignent pas destination chaque année, quand on sait que des centaines de localités portent le même nom. Par exemple, il y a 9 Philadelphies, 8 Pittsburgs, 18 Brooklyns, 11 Bostons, 5 Baltimores, 16 Buffalos, 17 Burlingtons, 4 Chicagos, 8 Cincinnati, 10 Clevelands, 5 Détroits, 15 Louisvilles, 15 Lowells, 24 Portlands, 4 Saint-Louis, 12 Saint-Pauls, 7 Toledos, 30 Washingtons, etc.

—Sommaire de la *Nouvelle Revue* du 1er juin 1895 : La loi militaire allemande, G. G. — Essais, Maurice Mœterlinck. — La politique française à Madagascar, Gerville Réache. — Lord Randolph Churchill, Paul Hamelle. — Je deviens colon, Hugues le Roux. — La poésie populaire en Bresse et en Bugey, Gabriel Vicair. — Les Kamtchatka, Léon Daudet. — Le centenaire de Corot, Georges Lecomte. — La quinzaine : L'opinion à Paris. — Le parlement, A. Descubes. — L'armée, colonel X. — La marine, commandant Z. — Mouvement scientifique, Stanislas Meunier. — Agriculture, Georges Couanon. — Théâtre, Louis Gallet, Marcel Fouquier. — Expositions, Musées, Livres. — Pages courtes : Paul de Saint-Victor, Juliette Lamber, J. H. Rosny, Alfred Ernst, Jules Renard, Léon Daudet. Voir l'annonce dans une autre colonne.

JEUX ET RECREATIONS

JEU DE MAINS : LE CHEVAL



ÉNIGME

Première à Rome et la seconde en France,
Je suis la dernière à la cour.
Je vis au sein de l'espérance,
Et je mets le comble à l'amour.

SOLUTIONS DES PROBLEMES PARUS DANS
LE NO 581

Enigme.—Le mot est : Rire.
Charade.—Le mot est : Cou-lisse.

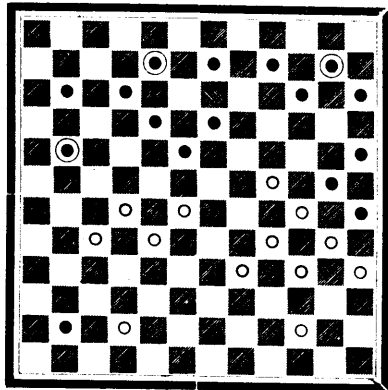
ONT DEVINE :

Mlle Rosa Henrichon, Eugidor Regualeb,
Paul Massé, Montréal ; Mlle Adeline Paradis, Joseph Faille, Laprairie.

LE JEU DE DAMES

PROBLÈME DE DAMES No 169

Composé par M. I. Forest, Turner's Falls
Noirs—16 pièces



Blancs—13 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème No 167

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
58	12	19	8
63	58	14	25
66	60	53	66
69	62	42	70
46	39	33	46
65	60	66	53
58	64	70	59
71	60	53	66
62	56	49	62
55	49	44	55
61	56	62	49
50	44	37	63
54	41	36	34
51	3	29	40
3	1 gagnent.		

Solutions justes par MM. P. Duplessis, Williamsville ; N. Brochu, Lévis.

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique)

INGÉNIEUR CIVIL ARPENTEUR
187, RUE SAINT-JACQUES

ROYAL BUILDING MONTRÉAL

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**
PRÉPARÉ PAR
M. CHEVRIER
Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain

CONTRE :
la **SCROFULE**, le **RACHITISME**,
l'**ANÉMIE**, la **CHLOROSE**,
la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES de POITRINE**.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

VIN de VIAL

TONIQUE ANALEPTIQUE RECONSTITUANT

Le TONIQUE le plus énergique pour Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants débiles et toutes personnes délicates.

Au QUINA SUC DE VIANDE PHOSPHATE de CHAUX

Composé des substances indispensables à la formation de la chair musculaires et des systèmes nerveux et osseux.

Le VIN de VIAL est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre Anémie, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, longues convalescences et tout état de langueur et d'amalgrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. - Toutes Pharmacies.

POUDRE — POUR — LIQUEUR DE COMTE

Préparation Hygiénique, Digestive et Fortifiante

Remplaçant avantageusement les liqueurs de la Chartreuse et de la Trappistine.

Une boîte de cette poudre suffit pour faire deux chopines et quart de liqueur. Direction dans chaque boîte. Prix : 25c la boîte.

Dans toutes les bonnes pharmacies ou envoyé franco sur réception du prix par les agents

LA PHARMACIE NATIONALE
216, SAINT-LAURENT
MONTRÉAL

CADEAU AUX LECTEURS DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Bon pour un Numéro du Journal de Modes LA SAISON, le seul au monde donnant 100 Cravures inédites de Modes et Travaux de Mains par Numéro.

Détacher ce coupon et l'envoyer avec son adresse, à l'administrateur de *La Saison*, 25 rue de Lille, Paris.

V. ROY & L. Z. GAUTHIER
Architectes et Evaluateurs
162—RUE SAINT-JACQUES—162
(BLOC BARRON)
VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
TÉLÉPHONE No 2113

ACADEMIE DE COUPE
DE DAME A. CHAREST

Pour costumes de dames et d'enfants. Ce système, simple et sûr, évite l'ajustement ; en deux heures de leçon, toute dame peut apprendre à tailler à perfection ses manteaux et robes. Nous avons aussi un système pour les jupes qui nous permet de tailler une robe princesse ou un manteau long en aussi peu de temps qu'un corsage uni. Nous enseignons aussi à tailler le corsage de robe sans couture, et toutes sortes de collets. Nous invitons très respectueusement les dames et demoiselles à venir visiter ce nouveau système que nous garantissons sous tout rapport et qui est le moins dispendieux qui soit encore connu.

MME A. CHAREST, 79, St-Denis

MESDAMES
Toutes les dames élégantes
Emploient.

"CREME LA SIMON"

Mme ADELINA PATTI dit :
"Elle est sans pareille."

Elle blanchit, tonifie et donne à la peau un délicieux parfum

Elle guérit en une nuit les Boutons, Gerçures, Engelures

J. SIMON, PARIS

Agent général pour le Canada :

C. ALFRED CHOUILLOU, Montréal
LA PRESSE
JOURNAL QUOTIDIEN
Le plus populaire des journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ?
Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ?
Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ?
Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ?
Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 22 Juin 1895

44,046

La Presse sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois.

BUREAUX
71 et 71a, Rue St-Jacques
MONTREAL

ST-NICOLAS, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

**ANNONCE DE
John Murphy & Cie**

**Nouvellement
ARRIVE**

Un joli choix de Crépons dans les nouvelles nuances. Ce lot est sans contredit la plus jolie marchandise que nous ayons eue encole. Venez les voir.

Nous avons fait de nombreuses réductions sur notre deuxième étage. Venez en profiter avant qu'il soit trop tard.

- Batistes rayées et fleuries, valant 15c pour. 10c la verge
- Guillaume écossais valant 20c pour. 14c la verge
- Toile pour costumes, valant 25c pour. 15c la verge
- Toile pour costumes, valant 50c pour. 30c la verge
- Splendide sateen française, valant 35c, 30c et 25c, pour. 15c la verge

Rideaux, Portières,
Tapis de Table, Draperies,
Cretannes, Etc., Etc.

John Murphy & Cie
2343 Rue Sainte-Catherine
Coin de la rue Metcalfe

Conditions : au comptant et un seul prix
TÉLÉPHONE 3833

MAISON FONDÉE EN 1852
C. LAVALLÉE
(SUCESSEUR DE A. LAVALLÉE)

Importateur d'instruments de musique de toute espèce ; réparations de toutes sortes exécutées à très bref délai. Toujours en stock des instruments pour orchestre et fanfare à des prix très réduits. Violons faits à ordre.

35, COTE ST-LAMBERT
MONTREAL

**Un LEZARD
DANS L'ESTOMAC**

Pendant les quelques années que j'ai vécu aux Etats-Unis, je fus atteint d'une maladie qui me faisait mourir. Avec des douleurs atroces dans l'estomac, je me sentais très faible et étais affligé de beaucoup de vents. Après avoir consulté les principaux médecins de Troy, N.-Y., et après avoir pris des centaines de remèdes, on me déclara que j'avais un lézard dans l'estomac et que ce qu'il y avait de mieux à faire était de retourner dans mon pays. Je revins donc à Montréal où on me conseilla d'aller voir M. Z. Brabant, le célèbre herboriste, 2242, rue Notre-Dame. Après m'avoir examiné, ce Monsieur me déclara que je n'avais pas plus de lézard dans l'estomac que sur la main et que tout mon mal venait de la dyspepsie. Je pris alors de ses remèdes composés de racinages, et en moins de trois mois ils me guérirent radicalement. (Signé) ARTHUR SAVARIAT, Polisseur, 156, rue Richelieu, Ste-Cunégonde.

Consultations Gratuites
Z. BRABANT
HERBORISTE
2242, Rue Notre-Dame, Montréal

GLACIERES ! ~ SORBETIERES !

\$3.00 à \$45.00 \$1.50 à \$25.00

HAMMAOS \$1.00 à \$5.00

CHEZ **L. J. A. SURVEYER**
6 - RUE SAINT-LAURENT - 6

41513

— PRODUITS DE LA —

GRANDE CHARTREUSE

LIQUEURS, ELIXIR ET SPECIFIQUE DENTIFRICE.

Les consommateurs des produits authentiques de la "GRANDE CHARTREUSE" doivent exiger sur chaque bouteille le passe-partout ci-dessous signé par le Révérend Père Procureur L. Garnier :


POUR EVITER TOUTE CONTREFAÇON OU IMITATION, EXIGER SUR CHAQUE BOUTEILLE LE PASSE-PARTOUT CI-DESSOUS

Seuls Agents et Fondés de pouvoirs de la **GRANDE-CHARTREUSE**

AU CANADA

LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS

ALIMENTAIRES
de **MONTREAL** (limitée).



LA SOCIETE ARTISTIQUE CANADIENNE

Fondée dans le but de répandre et de développer le goût de la musique et d'encourager les artistes

(Incorporé par Lettres Patentes, le 24 Décembre 1894)

Capital Action - - - - - \$50,000

Bureaux : 210, rue St - Laurent

TEL BELL 7216

2851 Prix d'une valeur totale de \$5,800.00 seront distribués tous les quinze jours

1 PRIX DE	\$1,000.00
1 " "	400.00
1 " "	150.00

Et une foule d'autres prix variant de \$50.00 à \$1.00.

PRIX DU BILLET - - - - - 10 CENTS

Nous expédions nos billets dans toutes les parties du pays, sur réception du prix et de 3c en timbres pour frais de port.

J. B. C. TRESTLER L.C.D.
Chirurgien - Dentiste
200 RUE ST - DENIS
Au-dessus de la phar. Baridon

Extraction de dent sans douleur par le chloroforme, l'éther, le protoxide d'azote, ou la chlorure d'éthyle. Dents posées sans palais ou sur monture en or, aluminium, vulcanite, ou celluloïde. Obturation en or, argent, platine, porcelaine. Couronne en or.

GEORGE VIOLETTI
Seul fabricant de Harpes au Canada. Spécialité : Réparations d'instruments en cuivre et bois. Argentures, dorures, etc.
No 11½ RUE GOSFORD
MONTREAL

HOPITAL PRIVE DU DR GADBOIS
238 et 242 Rue Cadieux
Près de la rue Ste-Catherine

Fondée en 1843 par le Dr J. P. Gadbois, ex-médecin surintendant de l'Institut Murphy. Traitement rapide de l'ivresse, délire, etc. Traitement radical des habitudes d'intempérance, morphomanie, etc., par la méthode du Gold Cure.

Laprie & Laroque
PHOTOGRAPHES
360 RUE ST-DENIS

PHOTOGRAPHIES DE TOUTS GENRES
PORTRAITS A L'HUILE, AU CRAYON,
PASTEL, ETC, ETC.
TELEPHONE 7283

A. DANAIS, L. C. D.
CHIRURGIEN-DENTISTE



45 RUE ST-LAURENT

Obsturations en or, argents et platine. Dents posées sans palais ou sur dentier en Aluminium, Celluloïde, Vulcanite, avec de magnifiques gencives en celluloïde. Extraction sans douleur par l'électricité, et anesthésie locale.

AUX DAMES

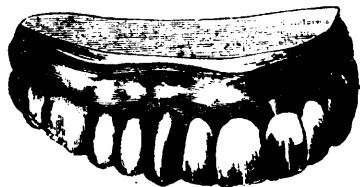
ACADEMIE FONDEE EN 1891

Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprendront le Dessin des Patrons, la Coupe, l'Assemblage, l'Essayage, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le Manteau, le Dolman, etc., etc., etc.

ACADEMIE, 88 RUE ST-DENIS Montréal. Téléphone 6057.
Mme E. L. ETHIER, Principale.

DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.
No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

La Nouvelle Revue
16, Boulevard Montmartre, Paris.
Directrice : Madame Juliette ADAM

PARAIT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

18 mois	50 ^{fr}	56 ^{fr}	62 ^{fr}
12 mois	26 ^{fr}	29 ^{fr}	32 ^{fr}
6 mois	14 ^{fr}	15 ^{fr}	17 ^{fr}

PARIS et SAINE DEPARTEMENTS }
NORMANDIE }
L'abonnement }
On s'abonne sans frais : dans les Bureaux de Paris, les Agences du Crédit Lyonnais et celles de la Société Générale de France et de l'Étranger.

LA REVUE HEBDOMADAIRE
La plus intéressante des revues parisiennes

ABONNEMENT, \$6.40 PAR AN—6 MOIS, \$3.30

La Revue Hebdomadaire publie la première, après l'apparition en volume, les romans des principaux écrivains de ce temps notamment : Paul Bourget, François Coppée, O. Daudet, etc. S'adresser à la LIBRAIRIE DERMI-GNY, 126 W. 25th street, New-York où à la succursale, 1608, Notre-Dame, G. Hurrel, gérant.